

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010172069

BCV



1456

UNE EXÉCUTION
AU
CHATEAU DE LOËCHE

Chronique valaisanne de 1627.



VEVEY
IMPRIMERIE GSCHWIND, SUTER & C^{ie}
1864

PA 754



UNE EXÉCUTION

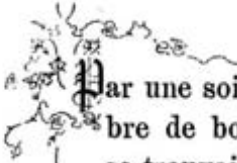
AU CHATEAU DE LOËCHE



Chronique valaisanne de 1627.



I

L'ARRESTATION.



Par une soirée de 1627, un assez grand nombre de bons habitants du bourg de Loèche se trouvaient réunis dans la grande salle de l'auberge du lieu. Un jeune homme, au chapeau de feutre coquettement orné de plumes d'oiseaux sauvages, au costume léger d'un chasseur de bruyères, moitié drap et moitié cuir, venait d'y entrer brusquement et avait jeté à la foule interdite une nouvelle accueillie par une exclamation générale de stupeur.

Comme les auditeurs manifestaient des doutes sur l'authenticité du fait annoncé, le jeune homme,



qui se nommait Péter Branschen, s'écria avec impétuosité :

— Oui, mes maîtres ; et quand vous hocheriez la tête et me regarderiez de travers jusqu'à la consommation des siècles, il me serait impossible de retrancher un mot de la nouvelle que je vous apporte !

— Par la messe que nos enragés voisins de Berne s'efforcent d'abolir partout où ils peuvent étendre leurs griffes, et Dieu sait si elles sont longues ! ce que tu dis là ressemble, à s'y méprendre, aux contes que ma grand'mère Sara nous faisait, l'hiver, au coin de son feu, et que, pour ma part, je recueillais de mes deux oreilles avec la même attention que s'il se fût agi d'un sermon en trois points du père Marius, supérieur des jésuites de Venthône.

— Guillaume, reprit à voix basse un des nombreux curieux présents à cet entretien, ne trouves-tu pas que ses oreilles pourraient rivaliser en longueur avec les griffes de l'ours de Berne dont il parlait tout-à-l'heure ?

— Quoi, le chevalier Stockalper est arrêté !

— Et à la veille d'être jugé, car la justice des dixains, je veux dire des seigneurs patriotes, est expéditive en fait de crime d'état. Si je mens, je consens à ne pas m'appeler Péter Branschen, et à renoncer à ma place de pourvoyeur du gibier destiné à la bouche de notre saint Evêque et de son vénérable chapitre. Si vous en doutez encore, que l'un de vous descende jusqu'au château : il verra les

portes soigneusement cadenassées, tous les verroux sommeillant dans leurs gâches, et s'il demande à parler à la fille du porte-clefs, il entendra sans doute, au lieu du timbre sucré de la jolie Concharde, une voix enrouée et mugissante lui crier derrière les barreaux du guichet: Arrière, on n'entre pas ! Mais je crois que ma voix ne ressemble pas mal à celle du vieux Mathias. — Jacob, une pinte de vin blanc ! Servez tôt, car j'ai le gosier sec comme le violon avec lequel vous nous faites danser le dimanche, après vêpres. — Savez-vous, mes amis, qu'il n'y a rien de tel pour altérer un chrétien que de suivre à pied une troupe à cheval ? Heureusement que j'ai le jarret bien tendu et je donne du fil à retordre au gibier qui me défie à la course. Mais après le travail, le repos.

En achevant ces mots, le chasseur perça la foule qui s'était formée autour de lui et alla s'asseoir derrière une des tables qui garnissaient la chambre. Maître Jacob, le propriétaire de l'hôtellerie où cette scène se passait, s'empressa de déposer devant le jeune homme une pinte d'excellent vin du crû du pays dont il vida une certaine portion sans reprendre haleine. Les curieux désappointés restèrent un moment groupés, puis ils se rapprochèrent de Péter.

— Je vous vois venir, mes maîtres, s'écria ce dernier, en promenant un regard satisfait sur son auditoire, vous mourez d'envie de connaître les

détails de l'important événement dont le hasard m'a rendu témoin. Je vais vous dire ce que j'en sais. Mais qu'est-ce que vous avez, Marc Zen-Brun et vous Anselme Summermatt ? Il me semble que vous pâlissez de moment en moment. Auriez-vous besoin de rendre visite au physicien du bourg ? A vous voir ainsi blêmes et tremblants, on pourrait accueillir cette hypothèse sans trop se hasarder. Une chose sûre, c'est que je ne voudrais pas me trouver à vingt pas du gibier que vous coucheriez en joue dans un pareil état d'agitation.

— Que la peste t'étouffe, maudit bavard ! s'écria l'auditoire, impatienté du retard que Péter mettait à satisfaire sa curiosité. Racontes ce que tu sais, ce que tu as vu, ou tais-toi !

— J'aime cette chaleur, mes maîtres, reprit le chasseur qui paraissait jouir de l'impatience des convives de l'hôtelier Jacob, et je n'attendais pas moins du vieux sang germanique qui coule dans vos veines. — Jacob, encore une pinte ! Je souffre à voir d'honnêtes et loyaux catholiques comme Marc et Anselme, à demi-morts d'inanition pour avoir voulu s'obstiner à jeûner à toute outrance afin de rattraper les carêmes qu'ils ont sans doute oublié d'observer, du temps du Seigneur évêque Hildebrand de Riedmatten. Placez-vous à côté de moi, Marc ; et vous, Anselme, asseyez-vous auprès du jeune Guillaume, et pendant que je vais raconter ma course de ce matin, buvez cette pinte à ma

santé, au bon voyage et au prompt retour de notre prince Hildebrand Jost, aujourd'hui en route pour aller baiser les pieds de Sa Sainteté.

— Et le chevalier, le chevalier ? s'écria-t-on de toutes parts.

— Le chevalier aurait donné de grand cœur, je le pense, un ducaton pour tremper ses lèvres décolorées dans un gobelet de ce muscat, si les gens qui le conduisaient ce matin eussent bien voulu y consentir. Le vin, mes amis, n'est-il pas, après une bonne conscience, le souverain remède aux maux de la vie ? Que demande le malade abandonné des physiciens, le pèlerin tombant de lassitude à la porte d'un manoir, le patient qui ne peut se résoudre à grimper la fatale échelle, le chasseur qui revient les mains vides après avoir promis vingt pièces de gibier pour un repas de noces ? Un verre de cette bienfaisante liqueur.

De longs murmures couvrirent ici la voix de Péter.

— Allons, allons, il ne dira rien ! s'écrièrent les divers individus qui entouraient le jeune homme et qui étaient las de voir leur attente sans cesse déçue. Rendons-nous au château : Madelaine, la fille du géôlier, te vent du bien, Guillaume ! Tu l'appelleras, elle descendra devant la poterne et tu nous rapporteras ce qu'elle t'aura raconté.

Pendant que ces paroles s'échangeaient et que les compagnons de Péter, décidés à se mettre en quête de nouvelles, se hâtaient de vider leurs pintes

avant de quitter l'hôtellerie, celui-ci, dont les lenteurs calculées n'avaient eu réellement pour but que de forcer ses auditeurs à le quitter un instant, profitait de l'inattention générale pour se pencher à l'oreille de son voisin et pour lui dire à demi-voix :

— Marc, il n'est point tombé encore de neige sur la Gemmi !

Marc tressaillit à cet avis indirect dont il comprit parfaitement le sens.

— Sur l'âme de ton père, répondit Marc, en essuyant la sueur froide qui baignait son front, la cause du chevalier, cet intrépide défenseur de notre malheureux Evêque, est-elle donc perdue ?

— Aussi vrai que Michel Maggheran est un italien et un traître à la foi de ses ancêtres, malgré tous les efforts du père Marius pour le faire rentrer dans le giron de l'église.

Marc jeta un regard consterné sur Anselme, dont la figure décelait la plus vive anxiété, mais qui n'entendait qu'imparfaitement, à cause de sa position moins rapprochée de Péter, les foudroyantes nouvelles que ce dernier donnait à son ami.

— Et Michel Maggheran, continua le jeune chasseur, est sans doute à la piste de tous les adhérents du prisonnier. Sous prétexte de veiller au salut de la république, Michel Maggheran mettrait hardiment et au risque de se brûler les doigts, la main sur le diable lui-même, dans les conférences qu'ils ont ensemble, s'il le savait partisan de la Caroline.

— Vous paraissez croire, reprit Marc d'une voix tremblante et qui contrastait péniblement avec l'air d'assurance qu'il s'efforçait de prendre, vous paraissez croire que je dois redouter les recherches du Baillif. Vous êtes dans l'erreur. Je plains le chevalier s'il a encouru la disgrâce des dixains, mais sa ruine ne peut en rien m'atteindre.

— Prenez garde, Marc! Quand la foudre tombe dans nos vallons, en même temps qu'elle renverse un pin gigantesque, elle écrase souvent d'autres arbustes. Mais vous n'êtes pour rien dans toute cette affaire: le ciel en soit loué! Pendant que je vais occuper ces gens-ci, tâchez de rassurer Anselme, qui ne paraît pas aussi confiant que vous et dont le trouble pourrait leur donner à penser que le prisonnier avait des affidés à Loëche. Dites-lui, à tout hasard, que Péter a toujours vu les faons s'enfoncer dans les taillis, lorsque la mente relance un cerf dans la plaine.

Et se levant aussitôt, le jeune homme s'avança auprès des groupes qui se disposaient à sortir.

— Un moment, compagnons. Où allez-vous de ce pas?

— Au château.

— Allons donc! Ce ne peut être un projet sérieux. Que verrez-vous au pied de ces vieux donjons? Vous connaissez de reste le visage refrogné du vieux Mathias et le charmant minois de Madeleine, sa fille. Tenter de les faire parler sur ce qui

se passe dans ces demeures de hiboux, c'est comme si vous vouliez faire entendre raison aux dixains sur le chapitre de la Caroline. — Guillaume, tu n'as pas besoin de te démener comme l'italien Maggheran lorsque le père Marius lui parlait d'aller à confesse, parce que j'ai dit un mot en passant, de la jolie figure de Madelaine. — Ou peut-être vous figurez-vous que les hommes d'armes qui ont conduit le prisonnier se sont placés aux fenêtres du château pour vous souhaiter la bienvenue, et vous narrer avec un porte-voix les circonstances de l'arrestation à laquelle ils ont été commis ? Je parie au contraire qu'ils sont occupés à engloutir les provisions du pauvre Mathias et que quelques-uns d'entre eux ont déjà cherché à pincer la taille gracieuse de sa fille, sans se mettre en souci des regards furibonds du porte-clefs. Heureusement pour toi, Guillaume, que Madelaine est plus légère qu'une biche et que personne ne peut l'approcher sans s'exposer à des ruades.

— Je ne sais pourquoi, repartit Guillaume, Madelaine revient à chaque instant dans ton récit. Il me semble que le fils de ton père a d'étranges pré-occupations à cet endroit-là.

— Quant à nous, reprit un individu, qui avons depuis longtemps des Madelaines sur les bras et qui en aurions même à placer, si la dernière peste n'avait considérablement diminué le nombre de nos jeunes gars, si nous nous rendons au château, c'est

pour apprendre, d'une manière ou d'une autre, ce que tu t'obstines à nous taire et non dans l'espoir de tirer les vers du nez de Mathias et encore moins avec le projet de faire les yeux doux à sa fille, galanterie qui, en particulier, me serait impossible puisque je louche et qui n'irait guère avec ma barbe grise et mes soixante-quatre ans. Si le bruit d'une pareille escapade venait à la connaissance de ma tendre moitié, il y aurait du sabbat au logis pendant trois semaines. Rien que d'y penser, les oreilles m'en cornent et j'en ai les dents agacées!

Péter qui n'avait plus aucune raison pour ne pas commencer tout de suite sa narration, allait prendre la parole, au grand contentement de son auditoire, lorsque ses yeux rencontrèrent Marc et Anselme qui, se glissant furtivement derrière le cercle formé autour de lui, allaient gagner la porte et disparaître.

— Très-bien, très-bien, leur cria le jeune homme, j'aime qu'on se soigne et que les malades se montrent dociles aux ordonnances de la faculté. Et maintenant, compagnons; je ne vous tiendrai pas plus longtemps le bec dans l'eau. Je vous ai dit, en arrivant, que le chevalier Stockalper était arrêté et qu'on l'avait transféré de Brigue à Loèche. Je ne puis vous donner des détails sur la manière dont Michel Maggheran s'y est pris pour s'emparer de cette noble proie. Etant sorti ce matin dès l'aurore pour chasser dans la plaine de Tourte-

magne, la faim me poussa à gagner ce village, un peu après *l'angelus* de onze heures. Vous savez qu'on y tient une foire aujourd'hui. En arrivant près de l'hôtellerie du *Mouton d'or*, je remarquai, à l'extrémité opposée du village, une grande foule entourant une douzaine d'hommes à cheval. Des bruits confus s'élevaient du sein de ces groupes. L'air retentissait de clameurs menaçantes. Ici on criait : Vivent les dixains ! A bas les papistes ! Vive le baillif Maggheran ! Ailleurs : Vive notre révérend évêque ! Confusion sur les ennemis ! Vive l'Eglise de Rome ! A bas les hérétiques ! Vivent le légat Scapi et l'ambassadeur Miron ! J'accourus et je fis si bien, des mains et des pieds, qu'après avoir poché plus d'un œil et arraché plus d'une barbe, je parvins à pénétrer cette masse compacte et irritée. Au milieu des hommes d'armes, je remarquai avec étonnement un cavalier de haute stature, vêtu de riches habits, mais dont le visage était couvert d'un masque noir.

— D'un masque noir ! s'écria Guillaume. Ne reconnaît-on pas là l'inférieure malice du baillif Maggheran ?

— La précaution était bonne, riposta sèchement un des assistants qui n'avait pas encore pris la parole. Conduire un criminel d'Etat le visage découvert, à travers la moitié d'un pays, ne serait-ce pas crier à ses partisans : voyez cet homme ! il est entre nos mains, à la vérité ; mais il ne tient qu'à vous de l'en tirer.

— Aussi ne fut-il pas délivré, s'écria Péter en jetant un regard courroucé à son interlocuteur. Laissez-moi continuer. — L'escorte voulant poursuivre sa route et la foule s'obstinant à ne pas lui livrer passage, il y eut un moment d'effroyable tumulte. Aux premiers cris succédaient ceux-ci : Coupez les jarrets des chevaux ! Désarmez les hommes d'armes ! Empêchez l'escorte de rebrousser chemin ! Holà, l'homme au masque noir, avez-vous perdu l'esprit ? Jetez-nous votre nom, afin que nous sachions si vous valez la peine qu'on se fasse tuer pour vous ! — Accablé sous le poids de son infortune, le captif ne disait mot. Quatre hommes le seraient étroitement, pendant que les autres repoussaient la foule et tâchaient de se faire jour, mais ce n'était pas chose facile, car les partisans de la Caroline et les adhérents du baillif Maggheran, dans la crainte que le prisonnier ne fut un des leurs, s'entendaient à merveille pour y mettre obstacle. Tout-à-coup, le chef de l'escorte éleva d'une main une baguette à pomme d'argent, jeta sur ses épaules un manteau aux couleurs du pays et fit signe qu'il voulait parler. C'était Jean Gassner, Familier¹ d'Etat.

— Le même qui, à l'avant-diète, a fait cette violente sortie contre les pères de Venthone, et a provoqué leur retraite des terres de Valais ?

¹ Du mot latin : *famulus* Serviteur. C'était jadis un emploi d'une certaine importance.

— Oui, Guillaume; mais il est juste de dire qu'il n'a été en cela que l'écho et le prête-nom de Michel Maggheran, à qui il s'est vendu corps et âme.

— N'est-ce pas lui aussi qui conseilla au seigneur Baillif d'envahir la Majorie en l'absence de notre révérend prince, de battre monnaie au nom des dixains, et d'exercer, malgré les protestations du chapitre, les autres droits régaliens que la Caroline attribue à la personne des successeurs de Saint-Théodule?

— Et en cela il a agi comme un bon patriote et un véritable enfant de la république! répartit froidement l'individu qui venait d'applaudir aux mesures de précaution dont la translation du prisonnier avait été entourée. Qui de nous croit aujourd'hui à l'existence de la Caroline?

— Aucun de nous ne sera tenté de vous en faire le reproche! s'écria Péter.

— Il ne serait pas fondé. — Les quatre dignitaires de l'Eglise de Sion ont eux-mêmes reconnu que tout cela n'était que fable et tromperie.

— Et ces mêmes dignitaires ont hautement protesté contre un acte qu'on leur a extorqué par la violence et les menaces. Vous avez beau sourire, Arnold: le pape et l'empereur feront bon marché de la renonciation du chapitre.

— Croyez-moi, Péter, reprit son tenace interlocuteur, Ferdinand est trop occupé dans ce moment-ci pour se mêler beaucoup de nos affaires, et quant

à Urbain VIII, sa politique lui conseillera d'user de ménagements envers un peuple qui lui est resté fidèle au milieu des déplorables défections de notre époque. Sa Sainteté n'ignore pas que les Valaisans ne sont pas toujours d'humeur à se laisser excommunier¹. — Et maintenant, Péter, si vous vouliez reprendre votre narration, mal à propos interrompue par nos questions, vous nous feriez un véritable plaisir.

— Oui, oui, s'écria-t-on de toutes parts; arrivez au terme, Péter! Vous répondrez ensuite à maître Arnold le mercier.

— Voici donc le discours que le seigneur Familier d'Etat tint à la foule réunie autour de lui: — Gens de négoce, marchands de bestiaux, pourvoyeurs de denrées, hommes de la plaine et des hautes vallées! pourquoi ces cris séditieux? Qui vous rend si hardis que d'oser vous attrouper de la sorte? Sachez, mes maîtres, que nous répondons du prisonnier corps pour corps, et que nous avons l'ordre (que nous exécuterons, s'il plaît à Dieu et à nos saints patrons) de ne faire connaître son nom à âme qui vive, jusqu'à qu'il soit en lieu de sûreté. Si vous vous obstinez à nous retenir plus longtemps, vous nous forcerez à jouer des coutelas pour faire

¹ Historique. — Sous l'épiscopat du cardinal Schiner, les dixains que le pape venait d'excommunier et l'empereur d'interdire, déclarèrent énergiquement qu'ils ne voulaient point être excommuniés, et qu'ils s'embarrassaient fort peu du ban de l'empereur.

une trouée. Gare alors aux têtes et aux poitrines que rencontrera le tranchant du glaive ou la pointe de la hallebarde ! Vous êtes ici, je le pense, pour faire emplette de busquières et de falbalas pour vos ménagères et non pour acheter des linceuls, et tailler de la besogne au fossoyeur de Tourtemagne... Vous ne soufflez mots, braves compagnons..... Croyez-moi, continua-t-il en élevant la voix, retournez à vos affaires, et laissez passer la justice des VII louables dixains !

— J'avoue, continua Péter, que le ton d'assurance et d'autorité que prit le seigneur Gassner en prononçant ces paroles, imposa durant une minute ou deux. Il y eut un moment d'hésitation ; mais les murmures ne tardèrent pas à recommencer. Une voix (je conviens que ce fut la mienne) apostropha le chef de l'escorte en ces termes :

— Et depuis quand, seigneur Familier, la justice est-elle rendue en notre pays au nom des VII louables dixains ?

— C'est, me répondit-il, en continuant de manière à être entendu des personnes les plus éloignées, c'est depuis que le peuple Valaisan a jugé de ses intérêts de retirer à lui, et d'exercer lui-même un pouvoir dont jusqu'ici il a eu la bonhomie de confier l'exercice à nos révérends pères en Dieu, les seigneurs évêques de Sion. — Que vous en semble, hommes de la plaine et de la montagne ? En versant leur sang à Ulrichen, à Munster, à Viège, à la

Planta; en soumettant le Bas-Valais, vos pères n'auraient-ils eu d'autre but que d'ajouter de nouveaux fleurons à la couronne épiscopale? N'ont-ils pas plutôt voulu reconquérir le droit, qu'ils n'avaient pu perdre, de se gouverner eux-mêmes comme il appartient à un peuple libre!

— Oui, oui! s'écria la foule, aisément éblouie par ces grands mots. A bas la Caroline et ses adhérents! Vivent les seigneurs patriotes! Laissons passer le seigneur Gassner et son prisonnier!

— Un dernier mot, mes maîtres. — Tout à l'heure, j'ai entendu des cris peu séans dans la bouche d'enfants soumis de l'Eglise de Rome. On a blasphémé la sainte religion de nos pères. Or, sachez, vous tous qui m'écoutez, que l'*abscheid* de la dernière diète prononce la peine de l'exil contre les hérétiques et leurs partisans. — Qui de vous veut laisser ses os en terre étrangère?

— Que vous dirai-je, compagnons? continua Péter, en achevant son récit. Ce langage hypocrite eut l'effet qu'on pouvait en attendre. L'irritation était tombée. La foule s'apaisait en grondant; elle finit par se taire, comme le lit vide de l'Iligraben, après les grandes ondées du printemps. Le cerf aux abois baisse sa noble tête avec moins de résignation que ces flots de peuple, tout à l'heure si irrités et si menaçants. C'est que chacun des deux partis s'était pris à penser que le captif ne lui appartenait point et qu'il lui était hostile. Jean Gassner profita habi-

lement de cette disposition des esprits ; il fit signe à sa troupe d'avancer : elle s'éloigna de Tourtemagne au galop.

Cet événement fut pendant quelques instants le sujet de toutes les conversations ; puis, chacun reprit ses occupations interrompues. Un certain nombre d'individus envahit l'hôtellerie du *Mouton d'or* qui retentit aussitôt du choc des verres et du bruit de discussions animées.

Environ un quart d'heure après le départ de Jean Gassner, nous vîmes un cavalier accourir à perte d'haleine. C'était Frédéric, un des domestiques du seigneur arrêté.

— A moi, les bons catholiques et les hommes de bonne volonté ! s'écria-t-il en traversant le village. Venez en aide à mon maître, que les dixains viennent de faire enlever de Brigue à main armée !

— Après nous avoir jeté ces mots, il disparut. Ce nouvel incident agita de nouveau grandement la foule : les vociférations reprirent de plus belle. Le nom du prisonnier volait de bouche en bouche : on se demandait avec anxiété quelles pouvaient être les causes de l'arrestation de ce seigneur, dans quel lieu on le conduisait et si l'on avait quelques chances de l'atteindre en route. Une vingtaine de hardis compagnons, déterminés à tout, se jetèrent sur les chevaux exposés en vente, malgré la résistance de leurs propriétaires, et se lancèrent à la suite de l'intrépide Frédéric. Je les suivis de toute la vitesse

de mes robustes jarrets. Nous fîmes diligence, mais ce fut peine perdue, car lorsque nous arrivâmes devant le château de Loëche, la porte de fer venait de se refermer sur les derniers hommes de l'escorte. Le prisonnier était hors de notre atteinte : nous entendîmes, en frémissant de rage, un long bruit de serrures et de verrous. Des voix éloignées frappèrent un instant nos oreilles ; puis tout se tut dans les profondeurs du vieux fort. A cette vue, les hommes qui m'avaient accompagné firent volte-face et reprirent le chemin de la plaine, et Frédéric se jeta à terre, en s'écriant : tout est perdu.

II

LA VISITE DOMICILIAIRE.

La nuit était venue lorsque Péter quitta l'hôtellerie de maître Jacob. Léger et insouciant, son feutre posé sur l'oreille droite, le jeune homme descendait en sifflant la principale rue de Loëche. Arrivé vis-à-vis de l'église principale, il se signa avec ferveur, fit une courte prière mentale et s'éloigna ensuite à grands pas. Le couvre-feu était sonné ; à peine de rares lumières brillaient-elles encore aux fenêtres ; deux ou trois bourgeois attardés regagnaient, pleins d'une anxiété visible, leurs demeures écartées, afin de faire cesser au plus tôt la mauvaise humeur de leurs tendres épouses. Ça et

là, on entendait une porte se fermer avec un grincement sourd; la voix des ménagères cessait par degré d'initier le voisinage dans les querelles du foyer domestique, et les cris du guet, qui commençait sa ronde nocturne, se mêlaient aux lentes pulsations de l'horloge du bourg.

Péter allait arriver aux dernières maisons, lorsque son attention fut attirée par un groupe d'une dizaine de personnes armées, qui s'était formé devant la demeure de Marc Zen-Brun. L'une d'elles tenait, sous son manteau de grosse serge, une lanterne sourde qu'elle abandonna pour heurter au seuil du bâtiment avec le manche de sa hallebarde.

— Ouvrez, s'écria le visiteur, ouvrez, de par les Seigneurs d'Etat!

La maison resta silencieuse.

— Ouvrez, ou nous enfonçons la porte!

Un peu après, une fenêtre s'ouvrit lentement et une vieille femme, à moitié vêtue, y parut.

— Vous voilà donc, mauvais garnement! s'écria la femme, en s'efforçant de découvrir dans l'obscurité celui qui avait frappé. N'avez-vous pas honte, Marc, de courir ainsi les cabarets toute la nuit et de venir ensuite réveiller votre vieille grand'mère au milieu du sommeil qu'il plaît à Dieu d'accorder à ses pauvres yeux? Voilà la treizième fois que cela vous arrive, mon garçon: je les ai notées sur une bûche afin de m'en souvenir. Et me laissez-vous seulement le temps de vous reprocher votre conduite? Non;

d'abord que je veux entamer ce chapitre, vous vous sauvez comme un chat qui mérite le fouet. Mais cette fois, vous êtes dans la rue, et bon gré mal gré vous attendrez qu'il me plaise de vous ouvrir, ce que je ne ferai bien certainement qu'après vous avoir lavé la tête comme vous le méritez. Où en sommes-nous et dans quel siècle vivons-nous, Saints du Paradis ! Et je vous le demande, Marc ! que signifient ces visites nocturnes que vous recevez et ces grands escogriffes que, depuis quelque temps, vous introduisez secrètement au logis ? Et le vieux bahut du galetas, qu'en faites-vous ? Vous en emportez toujours la clef, Marc ! ce qui est fort laid de votre part et ne témoigne pas d'une bien grande confiance à mon égard. Mais, comme dit notre révérend Vicaire : à tout péché, miséricorde ! Parlez, parlez, mon fils ; je suis prête à vous écouter. Enfin, si vous ne voulez pas coucher à la belle étoile, comme le saint homme Job qui valait pourtant beaucoup mieux que vous, puisqu'il s'est envolé au ciel sur un char de feu, commencez par me dire pourquoi le bahut exhale une si forte odeur de salpêtre et de goudron ?

Un grognement sourd partit en ce moment du sein du groupe : il frappa l'oreille de la bonne femme.

— Parlez plus haut, mon fils ; j'ai l'oreille dure, vous le savez ; c'est à peine si j'entends notre vénérable pasteur quand il fulmine contre les enfants qui ont des secrets pour leurs parents. Vous disiez donc...

Cette adroite insinuation demeurant sans réponse, la vieille continua d'un ton courroucé :

— Je suis en souci de vous, Marc ! Vous vous gâtez au logis, comme pourrait bien le faire un jeune garçon. Vous regardez votre grand'mère avec défiance, ni plus ni moins que si elle était une babil-larde et une mauvaise langue comme la seconde femme du mercier Arnold. Le seigneur Antoine Stockalper, votre bienfaiteur et le parrain de ce petit innocent que le bon Dieu vous a enlevé, sera informé sans retard des déportements de son compère. Il y mettra ordre. C'est un seigneur qui vaut mieux que toutes ces barbes grises qui cherchent à nier la Caroline et à martyriser notre révérend Evêque. Ce n'est pas qu'il n'ait envie de les laisser faire, le saint prélat ! mais il se trouve encore trop jeune pour abandonner son troupeau aux loups dévorants. Quand il aura quelques années de plus, il tendra de lui-même la gorge au couperet de maître Jean-Jacques Alter¹. Que le ciel, dans sa bonté, daigne m'appliquer les mérites de ce sang précieux !

— Ouvrez, grand'mère de mon cœur, s'écria enfin l'individu qui essayait à bout-portant cette bordée de paroles et qui ne voyait plus de raison pour que la bonne femme, lancée comme elle était, s'arrêtât jamais ; on vous montrera ce que contient ce mal-

¹ Le bourreau d'alors.

heureux bahut. Ne me faites pas languir plus longtemps, car je tombe de sommeil !

Péter, qui s'était approché peu à peu, reconnut parfaitement que l'homme qui se donnait pour Marc Zen-Brun en imposait d'une étrange manière. La différence dans le timbre de la voix le frappa particulièrement.

— Où avez-vous passé la soirée, Marc ? reprit sa grand'mère. Dans quel lieu de débauche avez-vous gagné cette voix enrouée et mal séante ? Vous a-t-on jeté un maléfice ou avez-vous aperçu, en rentrant, l'esprit du moine infortuné que les hérétiques ont pendu au gibet du bourg, sans respect pour son saint caractère¹ ? Je vais vous ouvrir, mon fils, mais vous m'expliquerez cela, oui, vous me l'expliquerez, tout en me remettant la clef du bahut.

La vieille retira sa figure ridée de la fenêtre et on l'entendit un instant après descendre, avec une lenteur désespérante, l'escalier de bois qui conduisait au seuil de la maison.

Il y eut pendant ce temps un colloque rapide entre les individus qui demandaient à entrer.

— L'oiseau s'est probablement envolé avant notre arrivée, compagnons !

— Paix, bavards ; ne sauriez-vous retenir un instant votre langue ? Allez donc donner l'éveil à cette vieille pour qu'elle n'ouvre pas et que nous

¹ Lettre de l'Evêque Jost aux cantons catholiques.

soyons obligés d'enfoncer cette porte de chêne au risque de faire croire que le feu est aux quatre coins du bourg.

— François a raison, s'écria un quatrième individu ; si nous n'agissons pas avec précaution, toutes les commères du voisinage se mettront à crier du haut de leurs coiffes de nuit et il y aura un sabbat tel que l'autre complice... Comment l'appelle-t-on, Jérôme !

— Anselme Summelmatt.

— Eh bien, qu'Anselme Summelmatt dont la demeure est, dit-on, à l'autre extrémité du bourg, se doutera de ce qui arrive et lèvera le pied aussitôt.

— Et moi je vous dis qu'il n'en aura pas le temps. Nous aurons vite fait avec celui-ci. Il est évident que le lièvre n'est plus au terrier.

— Allons donc ! il sera rentré au logis par cette fenêtre basse. Vois-tu comment je passe aisément ma tête entre les barreaux qui la protègent. Il se sera réveillé aux premiers mots de cette damnée vieille et il est probablement occupé à choisir les endroits les plus obscurs de la maison pour s'y blottir.

— Nous les sonderons avec le fer de nos hallebardes, pour lui apprendre à jouer à cache-cache avec nous.

— Peste ! il ne faudra pas se contenter d'une légère perquisition. Le baillif Maggheran entend que lorsqu'on cherche un homme, on le trouve.

— Oui, il n'aime pas que maître Alter, le coupe-tête, reste les bras croisés et ne fasse que la moitié de la besogne qui lui revient.

— Et le bahut ? Que dites-vous du bahut ? Il faudra y courir dès que cette malheureuse porte sera ouverte.

— Ce n'est pas ma main qui en soulèvera le couvercle, bien sûr ! Puisque cette vieille a senti une odeur de roussi autour du bahut, qui sait si le prince du sabbat ne s'y tient pas blotti pour nous jouer quelque tour de sa façon ?

En ce moment la porte de la maison roula sur ses gonds rouillés et la bonne femme s'avança sur le seuil.

Les hommes d'armes, après avoir décoiffé la lanterne sourde dont nous avons parlé, se précipitèrent dans la maison, à l'exception de deux d'entre eux qui restèrent en sentinelle devant la porte.

Peindre l'étonnement de la bonne femme lorsqu'elle vit des hommes armés envahir sa paisible demeure, n'est certes pas chose facile. Leurs figures sinistres à grandes moustaches, leurs manteaux sombres, les armes qui étincelaient dans leurs mains, la frappèrent d'un morne effroi. Pendant une minute, elle se crut sous le poids d'un affreux cauchemar. Sa surprise et sa frayeur se traduisirent enfin dans les quelques exclamations incohérentes qu'elle fit entendre en recouvrant l'usage de la parole. Eperdue, l'esprit traversé par un sinistre pressentiment,

elle finit par s'informer en tremblant des motifs de cette étrange irruption dans son modeste logis.

— Une bagatelle, grand'mère adorable! s'écria l'homme d'armes auquel elle s'était adressée. Une accusation de complot contre la sûreté de la République!

A cette terrible révélation, la vieille sentit ses genoux se dérober sous elle. Elle fit quelques pas en chancelant et alla tomber sur un banc de pierre adossé à la maison voisine.

— Seigneur, ayez pitié de nous! s'écria-t-elle. Tout est expliqué... le bahut... ils vont tout découvrir... Oh! malheureux enfant, qu'as-tu fait?

Ces derniers mots, prononcés en quelque sorte machinalement, arrêterent tout-à-coup sa pensée sur le danger qu'allait courir son petit-fils, s'il rentrait en ce moment chez lui. Se levant d'un bond, elle se jeta dans la rue ténébreuse et joignant ses mains ridées, elle s'avancait en criant aussi haut que son grand âge et sa faiblesse le lui permettaient:

— Sauve-toi, Marc; sauve-toi, mon pauvre enfant!

Ses cris déterminèrent plusieurs voisins, encore indécis à s'enquérir de ce qui se passait dans la rue.

— Le feu! dit une voix qui partait d'une fenêtre élevée; n'a-t-on pas crié au feu? Où a-t-il pris?

— Peste soit des matous! répliqua une voix plus éloignée. Voilà une demi-heure que j'ai les oreilles

rompues de leurs miaulements. Aussi pourquoi a-t-on adopté ce malheureux calendrier grégorien, comme disent nos gens d'église ? Depuis cette belle trouvaille, peu digne assurément de notre Saint Père, les saisons sont renversées et les chats miaulent au mois de septembre comme jadis au commencement du printemps.

— Vous n'y êtes pas, voisin. Je vous certifie qu'on a crié au feu. Que diable ! je ne l'ai pas rêvé !

— Eh bien, jetez votre bonnet de nuit dans le brasier pour l'éteindre. Je vous affirme, moi, que ce sont des matous qui ont fait tout ce vacarme. Dieu veuille que ma chatte blanche n'ait pas attrapé quelques coups de griffe dans cette bagarre !

En entendant la grand'mère de Marc remplir l'air de ses cris d'angoisse, Péter, ému de compassion, s'était précipité au-devant d'elle pour la rassurer. Il lui prit affectueusement les mains.

— Calmez-vous, pauvre mère ! lui dit le jeune homme. Marc est à l'abri de l'orage : il s'est éloigné.

— Soyez béni, qui que vous soyez, pour cette nouvelle consolante. Mais dites-moi...

Elle n'acheva pas, car Péter s'était hâté de la quitter. Il était déjà loin. Les sentinelles qui veillaient devant la maison envahie l'avaient vu passer comme une ombre et disparaître dans les ténèbres. Elles eurent un moment l'idée que ce pouvait être Marc Zen-Brun et se demandaient si elles ne de-

vaient pas quitter leur poste pour se mettre à sa poursuite, lorsqu'un de leurs compagnons leur cria, du haut de la lucarne du galetas :

— François ! pas plus de Marc Zen-Brun dans cette cage à poulets qu'il ne reste de marc dans ton cellier, après les vendanges. Mais la vieille sorcière avait bon nez, car le bahut est plein de pièces d'artifices !

— Diable ! riposta François, c'est alors dommage que la conjuration n'ait pas réussi. Nos seigneurs d'Etat auraient fait une mine extrêmement drôle, avec chacun un pétard caché dans les boucles de leurs perruques !

III

MADELAINE

Péter n'entendit pas ces derniers mots : il s'éloignait à grands pas dans la direction du château, car c'était là où il se rendait. A mesure qu'il avançait, son cœur battait avec une violence de plus en plus croissante. L'air frais de la nuit caressait les boucles de sa chevelure flottante et tempérerait l'ardente sueur qui baignait son front. Autour de lui tout était silence et repos. Seulement et par intervalles, l'écho de la montagne répétait l'harmonieuse plainte d'un rossignol perdu dans les bois. Peu à peu, il entendit plus distinctement le bruit des vagues du

Rhône et l'éternel gémissement de la Dala, s'échappant de son lit de roches escarpées pour se perdre dans le fleuve. Ses yeux se portaient fréquemment vers le but de sa course précipitée où étincelait une faible lueur pareille à quelque étoile perçant les sombres voûtes du ciel par une soirée d'orage. En découvrant cette lueur inespérée, le jeune homme comprit qu'il était encore attendu.

Arrivé au pied du château, Péter toussa à plusieurs reprises.

C'était évidemment un signal, car aussitôt la haute fenêtre où le jeune homme fixait ses regards cessa d'être éclairée, et il put suivre, d'étage en étage, la marche de la personne qu'il attendait si impatiemment.

Bientôt une voix douce et qui paraissait craindre d'éveiller les échos de cette sombre demeure, se fit entendre derrière le guichet de la porte principale.

— C'est vous, Péter! Mon Dieu que vous venez tard aujourd'hui! Rendez-vous à la poterne qui regarde le pont du Rhône; il n'est pas prudent que je vous entretienne ici ce soir, car il ne doit pas tarder à nous arriver encore du monde.

Péter se rendit sans mot dire à l'endroit désigné et un peu après il y fut rejoint par une jeune et charmante fille.

— Oh! mon ami, quelle sera votre surprise lorsque vous saurez ce qui s'est passé aujourd'hui au château!

— Je ne le sais que trop, Madelaine ! Encore une victime de la politique ombrageuse de ces temps de discorde et de haine ! — Quant à vous, ma bien-aimée, pourquoi êtes-vous encore ici ? Qu'il me serait doux de vous tirer bientôt de ce lieu de grincements de dents et de tortures, pour vous rendre à la vie des champs, à l'air et au soleil.

— Ne dites point cela, Péter ; il ne dépend pas de vous que je ne sois hors de ce séjour qui me paraît comme à vous bien triste et bien lugubre, mais je ne puis quitter mon père, maintenant que la vicillesse courbe sa tête et l'incline vers la tombe.

— Vous parlez comme une fille pieuse doit le faire, reprit le jeune homme d'un ton grave ; mais pourquoi votre père ne saurait-il se décider à venir habiter l'humble toit qui, à Varone, attend celle dont je presse la main tremblante et dont je devine la rougeur ?

— Que voulez-vous, Péter ? Mon père est pauvre et fier. Il lui répugne de devoir son existence à un gendre, tandis qu'il peut y pourvoir lui-même. Comme geôlier du château, il mange un pain amer, mais qu'il gagne loyalement. Il ne pourrait plus se plier aux travaux de la campagne et ne veut être à la charge de personne. Il est ainsi fait. D'ailleurs une vieille habitude l'attache à ces murs noircis par le temps et où s'est écoulée une bonne partie de sa vie.

— Pouvez-vous parler ainsi, Madelaine ? que

n'avez-vous dit à votre père que mon modeste héritage est suffisant pour nous trois et que les derniers jours de cet humble serviteur seront paisibles et honorés ?

— Mon Dieu ! Péter, répliqua la jeune fille vivement émue, que ce langage est doux à mon oreille et que je vous aime d'avoir un cœur si bon, sous des dehors un peu brusques et impétueux.

— Belle fleur des prisons ! repartit à demi-voix Péter, en étreignant doucement la jeune fille ; quand donc cesseras-tu de croître et de te développer au milieu du sang et des suplices ?

— On voit, Péter, à vos paroles, ajouta la jeune fille en se dégageant, que vous avez passé plusieurs années à la cour épiscopale : à force d'entendre les jeunes seigneurs d'Etat causer avec de nobles demoiselles, vous avez retenu quelque chose de leur langage poli.

— Non, Madelaine ; ma naissance me plaçait trop au-dessous d'eux pour que j'osasse les fréquenter, quand la nature de l'emploi que j'occupais dans la maison de notre révérend prince ne m'eût pas tenu à distance. Mais j'ai quelque peu étudié et beaucoup lu.

— Peut-être rougirez-vous un jour de mon ignorance, car, vous le savez, Péter, je ne sais ni lire ni écrire.

— Mais vous savez un secret que bien des femmes, même de haut lignage, ignorent souvent ou

désireraient en vain posséder : vous faire aimer et fixer à jamais les cœurs qui se donnent à vous. J'ai vu bien des jeunes filles presque aussi jolies que vous ; je n'en connais point que vous ne surpassiez en grâces naïves, en vertus touchantes... Rougir de vous, ô Madelaine !

— Allons, allons, Péter ; je vois que vous prendrez gaîment votre parti de la simplicité de votre... compagne.

— Mais je ne prends point mon parti de l'attente dans laquelle on me fait languir. Que Matthias renonce à son triste métier : il le faut absolument. Je lui parlerai demain, Madelaine. Il comprendra que je dois hâter de soustraire sa fille au contact du bourreau et de ses valets !

— Quant à cela, Péter, je dois dire que mon père m'a toujours tenue éloignée des scènes cruelles dont ce château a maintefois été le théâtre. Jamais les gémisséments des criminels abandonnés au maître des hautes-œuvres n'ont frappé mon oreille. Si j'ai quelquefois pénétré dans les sombres cachots de cette enceinte, je l'ai fait de mon propre mouvement et sans y être obligée. Mon père suffit au service des prisonniers et des gens de justice.

— Ainsi donc tous ces hommes qui sont arrivés aujourd'hui, vous ne les avez point vus, Madelaine ? demanda le jeune homme avec une sorte d'anxiété fébrile.

— Si, vraiment, Péter, répondit ingénument la

jeune fille. Par malheur, mon père, qui n'était pas en mesure pour recevoir des hôtes aussi nombreux, a dû aller plusieurs fois aux provisions. Pendant son absence, ces hommes à moitié ivres, m'ont poursuivie de folles assurances d'admiration, chaque fois que j'ai dû traverser la grande galerie pour le service du seigneur Familier d'Etat.

— C'est cela ! s'écria Péter d'une voix sourde. Et je vous laisserai exposée aux outrages de ces hommes grossiers, pendant toute la durée de la détention du seigneur Stockalper, c'est-à-dire de la procédure que sans doute on va instruire contre lui !

— Mon Dieu, Péter, vous m'effrayez. Quels dangers puis-je courir ? Et d'ailleurs, qui vous dit que ces hommes ne s'en retourneront pas dès demain matin ?

— J'en doute.

— Mais on ne tient garnison au château qu'en temps de guerre ?

— La nécessité de faire bonne garde autour du prisonnier obligera vraisemblablement les seigneurs d'Etat à retenir ici une force imposante pour intimider ceux qui seraient tentés de l'arracher de leurs mains. Dans ces temps-ci, on ne parvient pas toujours à garder ceux dont on vient à bout de s'emparer.

— Mais le chevalier Stockalper est donc un personnage bien important ou bien dangereux pour qu'on prenne tant de précautions pour s'assurer de

lui ? L'oubli et l'abandon sont ordinairement le lot du pauvre prisonnier, et je ne sache pas qu'aucun de ceux qui ont été enfermés dans ce château en soient sortis, grâces au secours de leurs proches ou de leurs amis. Mais peut-être en arrive-t-il différemment, lorsqu'il s'agit de personnes riches ou influentes dans l'Etat.

— Vous l'avez dit, Madelaine. Les partisans des Carolines, les membres du Clergé et les ennemis personnels du baillif Maggheran ne négligeront rien pour sauver un homme qu'ils peuvent en quelque sorte envisager comme leur chef. Que Dieu prête aide et assistance à ses libérateurs !

— Savez-vous, Péter, de quels méfaits on accuse le seigneur arrêté ?

— D'une conjuration contre l'Etat, c'est-à-dire, contre ceux qui, aujourd'hui, prétendent le représenter. Je ne connais pas en particulier les faits qu'on lui impute. J'ai été témoin, en me rendant ici, d'une scène qui me porte à croire qu'il pourrait bien avoir entrepris quelque machination secrète, dans le but de renverser l'autorité séculière, aujourd'hui toute puissante en Valais. Les seigneurs d'Etat ne lui pardonneront jamais son dévouement à la personne de notre Révérend Evêque, ni l'obstacle qu'ils ont toujours trouvé en lui dans les empiétements sur les droits de l'Eglise de Sion. Quant à moi, je le connais peu. Il a été gouverneur de St-Maurice et a servi avec fidélité et bravoure en Italie. Sa

générosité égale, dit-on, sa fortune patrimoniale. Comme Major de la vallée de Gunther, il s'est acquis une grande réputation de prudence et de fermeté. Sur quoi basera-t-on l'accusation ? c'est ce que nous ne tarderons pas à apprendre. Son indignation contre les procédés violents auxquels notre seigneur l'Evêque a été en butte, l'a peut-être porté à son tour, à des entreprises peu réfléchies qu'on lui fera payer...

— D'une détention de plusieurs années ou d'une forte amende ? ajouta la jeune fille en voyant que Péter hésitait.

— Non, de sa tête ! reprit lentement celui-ci. Pour qui connaît le baillif Maggheran, le sort du prisonnier n'est pas douteux. Je le plains, s'il est coupable : c'est un homme mort.

— Vous me faites frissonner, Péter. Quoi ! le bourreau mettrait la main sur cet honorable seigneur ! Mon Dieu ! que va-t-il se passer ici.

— Avez-vous vu le prisonnier à son arrivée au château ?

— Oui, Péter, j'étais présente lorsque ses gardes lui ont enlevé le masque de velours qui cachait ses traits. Il m'a paru fort abattu et sa voix était tremblante lorsqu'il s'informa si l'on permettrait à ses enfants ou à sa mère de partager les ennuis de sa prison. Le seigneur Gassner lui répondit, en secouant la tête d'un air de doute, qu'il prendrait à cet égard les ordres du baillif Maggheran, qui doit

arriver demain. Il a ensuite été conduit dans son cachot.

— Malheureux enfants, quel doit être leur désespoir ! Quelle amère affliction pour sa vieille mère ! Ils ne tarderont pas sans doute à venir s'établir à Loèche, afin d'être à portée de lui prodiguer leurs consolations... Et tenez, Madelaine... jetez les yeux du côté de la plaine... voyez arriver là-bas, non loin du pont du Rhône, ces femmes entourées de valets portant des torches flamboyantes... Ne pensez-vous pas, avec moi, qu'elles appartiennent à la famille du prisonnier ?

— Je le crois, Péter, et cela ne me surprend point. A la nouvelle qu'un fils chéri, qu'un père tendre venait d'être jeté dans les fers, ces dames ont dû tout braver pour le suivre.

— Voilà qu'elles ont franchi le fleuve et qu'elles commencent à gravir le chemin en zig-zag de la colline. — Montez sur cette pierre mousseuse, Madelaine ; de là vous pourrez mieux suivre la marche de la caravane.

— Je vois venir derrière elle un homme à pied. Il s'avance à pas lents et de temps à autre on le perd dans l'ombre que projettent les litières des voyageuses. Mais aussitôt que les torches s'inclinent de son côté, il apparaît soudain, étrange et gigantesque !

— Il a franchi le pont en même temps que les personnes à la suite desquelles vous le voyez che-

miner en ce moment, mais celles-ci sont arrivées par la route de Tourtemagne tandis qu'il débouchait du côté opposé par le chemin qui traverse la forêt de Finges.

— Je ne sais pourquoi la vue de cet homme me fait peur.

— Autant qu'on peut en juger depuis cette élévation et à cette distance, son aspect ne doit en effet pas être agréable. Sa taille me paraît des plus hautes, sa tête me semble énorme, et, à en juger par les apparences, il doit être doué d'une force peu commune. Au reste, dans un moment nous pourrions mieux l'examiner.

— Voilà que les arbres de la colline les dérobent à nos regards.

— Ils ne tarderont pas à parvenir au tournant de la route.

— Voyez, Péter, comme la lumière des torches se joue d'une manière étrange dans l'épais feuillage de ces grands arbres.

— Ce voyage silencieux, continué par une nuit aussi obscure, a quelque chose de solennel et jette dans l'âme une sorte de mystérieuse terreur.

— On dirait des âmes en peine, cheminant en longue procession, sous les ormeaux d'un cimetière, à la pâle clarté d'une lune de novembre.

— Ou quelque confrérie de pénitents blancs se rendant, aux flambeaux, dans quelque chapelle écartée de la montagne.

— Sainte Vierge et sainte Madelaine, ma patronne, protégez-nous. — Versez vos consolations divines dans le sein affligé de ces pauvres femmes!

— *Amen*, ajouta Péter: que le secours d'en-haut ne leur manque point au milieu des rudes épreuves qu'elles auront à subir!

— Aidez-moi à descendre, Péter! La caravane approche et dans un instant elle passera au-dessous de la place où nous sommes. Eloignons-nous de quelques pas.

Les deux amants abandonnèrent l'endroit où ils s'étaient tenus jusqu'alors et se rapprochèrent de la poterne. Madelaine éteignit sa lampe et se plaça derrière un mur peu élevé. Par intervalles elle regardait du côté des arrivants, mais à mesure que le bruit augmentait et que leur approche devenait plus immédiate, la jeune fille se sentait pâlir et frissonner. L'émotion qui l'agitait devint même si violente qu'elle finit par cacher sa figure dans ses mains et qu'elle cessa de porter ses regards sur la route. Était-ce frayeur de jeune fille, à la pensée de l'inconnu qui allait passer devant le château, profonde pitié pour l'affliction des nobles voyageuses dont les sanglots, en vain comprimés, commençaient à frapper son oreille, ou pressentiment secret et invincible de quelque malheur personnel? c'est ce que Péter ne se demanda point, dont il ne s'enquit pas davantage, car toute son attention s'était portée ailleurs et ce fut machinalement qu'il revint seul à la place

que nous venons lui voir abandonner, à la prière de Madelaine.

Un bruit très-rapproché de pas d'hommes et de chevaux, mêlé à quelques paroles entrecoupées qui ne pouvaient être prononcées que par une bouche féminine, se fit entendre en ce moment, puis il diminua graduellement.

Lorsque son agitation fut un peu calmée, la jeune fille chercha des yeux Péter et fut le rejoindre aussitôt qu'elle l'eût aperçu. Il était appuyé contre la grande pierre mousseuse, d'où, peu de moments auparavant, elle était descendue. Plongé dans une profonde rêverie, regardant sans voir et écoutant sans entendre, le jeune homme resta sourd à l'harmonieuse voix de Madelaine qui lui reprochait doucement de n'être pas demeuré auprès d'elle.

— Que regardez-vous donc si longtemps de ce côté, Péter!... Mon Dieu, vous ne me répondez pas seulement! ajouta la jeune fille, avec une douloureuse amertume.

— Vous ne l'avez donc pas vue, cette enfant de si miraculeuse beauté! s'écria enfin Péter, d'un ton qui peignait le plus grand trouble, et une exaltation qui fit frémir Madelaine.

En baissant son timide regard devant le regard de feu du jeune homme, Madelaine poussa un faible cri.

Un homme vêtu de serge rouge, coiffé d'un chapeau à larges bords, comme on les portait à cette

époque, et surmonté de deux ou trois méchantes plumes de couleur sombre, passait dans le chemin, à quelques pas de la jeune fille. Il portait, sur l'épaule droite, une large épée à deux mains. Son air était farouche et inspirait une invincible terreur.

Le lointain reflet des torches glissant sur sa figure sinistre, qu'encadrait une épaisse barbe rousse, avait permis à Marguerite de contempler un instant le mystérieux personnage et de le reconnaître.

— Quoi... déjà! s'écria Madelaine d'une voix éteinte.

— Eh bien! quel est cet homme? reprit brusquement Péter.

— Cet homme?... C'est le bourreau!

IV

L'INTERROGATOIRE

La chambre de justice du château de Loèche, immense salle qu'éclairent imparfaitement d'étroites fenêtres percées dans la profondeur des murs, offre un spectacle bien capable d'exciter la pitié. Antoine Stockalper, soutenu par deux hommes d'armes, s'avance péniblement, brisé par la souffrance, jusqu'au pied du tribunal nommé pour le juger. Pâle, les yeux éteints, la figure décomposée, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Présenté déjà huit fois à la *question*,

il va subir une dernière épreuve; car le ressentiment de ses juges ne doit s'éteindre qu'avec sa vie.

Les commissaires-juges, assis sur des sièges élevés, la main appuyée sur la garde de leurs épées, envisagent froidement les ravages que les tortures ont faits sur la personne de l'accusé.

Dans le fond de l'appartement, on voit des instruments de torture, comme chevalets pour étendre le patient, poulies pour le suspendre, poids pour écarteler ses membres, brodequins à charnières pour lui broyer les pieds. Au milieu de cet appareil effroyable, s'élève une espèce de géant, silencieux et immobile. De temps à autre pourtant, cette masse animée se penche vers la terre et aussitôt un souffle bruyant attise les charbons à demi éteints contenus dans un vaste réchaud, où se chauffent les pinces avec lesquelles on doit tenailler le patient; puis, se redressant de toute sa hauteur, le géant se livre à des baillements sonores, ou caresse, d'une main distraite, les touffes de sa barbe rousse. Il s'ennuye, Jean-Jaques Alter! car voilà deux mois qu'il attend son heure; la longueur des interrogatoires le fatigue et il soupire après le moment où l'accusé lui sera abandonné, comme le taureau après les joies et les déchirements du cirque.

Quelques hommes d'armes, appuyés sur leurs hallebardes, veillent auprès de la porte.

Le Tribunal est composé des Seigneurs d'Etat les plus influents et les plus considérés.

Nicolas Gassner, un des magistrats les plus instruits de ce temps, remplit les fonctions de greffier de la commission d'Etat instituée par la Diète pour le jugement.

Au-dessus d'eux siégeait Michel Maggheran, Grand-Baillif en office de la République, fonctionnant comme juge dans un procès qui lui était en quelque sorte personnel. Italien d'origine, il avait acquis une fortune considérable comme fermier général des sels en Valais. Se trouvant fixé dans cette contrée par son commerce, il se fit recevoir patriote et bourgeois de Loèche. Peut-être quitta-t-il son pays natal pour avoir, dans sa jeunesse, embrassé secrètement l'hérésie calviniste. Instruit, éloquent, toujours maître de lui-même, cachant sous des dehors austères une âme ardente et ambitieuse, il s'était jeté dans le parti populaire et en retour de l'appui qu'il devait en tirer, il lui avait apporté ses talents, son habile direction et son énergie. Son zèle pour la cause de la liberté, lui valut l'estime et l'affection du parti protestant dont il ne tarda pas à devenir le chef et à la faveur duquel il parvint à la suprême magistrature du pays. Nous avons vu qu'il s'était installé au château de la Majorie, aussitôt après le départ d'Hildebrand Jost, comme si la préfecture eût été vacante, et qu'il avait fait battre monnaie, aux armes de la république, malgré les protestations du Chapitre contre l'exercice de ce droit souverain. Aucun des Grands-Baillifs qui

l'avaient précédé ou qui lui succédèrent ne traita les évêques de Sion aussi durement que lui, personne ne fit parler au peuple Valaisan un langage plus fier. Le clergé, dont il s'était attiré l'inimitié, l'accusa, avec quelque fondement, d'être un hérétique déguisé, malgré qu'à la suite de ses longs entretiens avec le Père Marius, il se fût déterminé à faire ouvertement profession de la religion catholique¹. Opposant habilement les cantons protestants aux cantons catholiques, les neutralisant les uns par les autres et menaçant d'un schisme la Cour de Rome, afin d'en obtenir des concessions dans l'intérêt de ses projets et de sa politique, il consumma enfin l'œuvre de la renonciation à la Caroline, entreprise par le Baillif Matthieu Schiner et dont un de ses successeurs, Nicolas de Kalbermatten, fut pendant quelque temps l'arbitre équitable et l'amiable compositeur.

La lutte que soutint l'évêque Jost contre les Seigneurs d'Etat, au sujet de la souveraineté, dura dix-sept années. L'irritation du peuple pendant toute cette période, les violences auxquelles il se livra, lassèrent et effrayèrent à la fois le successeur d'Adrien de Riedmatten. Il se retira à Rome et voulut

¹ On lit dans la chronique Bérodi: *Eodem aureo mense Julio (1624) conversio ad fidem catholicam facta est Magnifici ac Spectabilis Dni. Michaelis Maggheran, Leucensis, opérâ ac beneficio Rdi. rendi Patris Petri Marii, e Societate Jesu Concianatoris, tunc Venthanæ residentis.*

résigner sa dignité entre les mains d'Urbain VIII.

Les magistrats apprirent ce projet avec un extrême mécontentement: ils craignirent un moment que le Pape, sans égard au droit d'élection qu'ils s'arrogeaient, ne nommât un ecclésiastique étranger au siège de Sion, mais rassurés à cet égard et bien convaincus qu'il ne s'agissait point de les dépouiller de cet important privilège, ils insistèrent avec plus de force qu'auparavant pour que la résignation de l'évêque Jost fût acceptée.

Le Valais était alors divisé en trois partis: les calvinistes déguisés, les catholiques *républicains*, zélés partisans du régime démocratique, et les catholiques *épiscopaux*, qui soutenaient que les Valaisans étaient libres, quoiqu'ils tinssent l'évêque pour leur prince. Les premiers n'osant se déclarer ouvertement, fortifiaient le parti des seconds et travaillaient avec eux à renverser l'autorité temporelle du prince-évêque pour lui substituer le pouvoir séculier. Rien d'ailleurs ne prouve mieux l'ardeur et la tenacité avec lesquelles ce but était poursuivi, que ces paroles hautaines du Baillif Maggheran: — « Nous n'endurerons jamais qu'on nous réduise » sous le joug d'une perpétuelle, honteuse et misérable subjection. Ainsi déclarons que nous employerons et espandrons plutôt nos vies, sang, honneur, biens et tout ce que Dieu nous a donné, en nous assurant que iceux ne nous manqueront pas et que nos voisins, que nous n'avons jamais

» offensés, ne se mettront en campagne pour soutenir l'ambition, légèreté, et cupidité insatiable, » comme aussi la bouillante et inconsiderée affection » de notre prélat, lequel nous avons élevé et mis en » pied, et auquel nous avons porté plus d'honneur » et de respect qu'à aucun de ses prédécesseurs, » soit aux affaires spirituelles ou temporelles ¹.

On comprend qu'Antoine Stockalper, accusé d'avoir voulu renverser l'édifice encore inachevé de l'affranchissement du peuple, n'avait point de merci à attendre de ses juges. Les aveux que lui avaient arraché les tortures avaient d'ailleurs fait connaître des faits d'une extrême gravité. Désespérant de ramener les dixains à reconnaître Hildebrand Jost pour leur souverain, il lui avait cherché du secours au dehors, mais ne rencontrant que tiédeur ou délais interminables, il résolut de se passer de tout appui étranger. Un petit nombre de personnes sûres, placées à Brigue, Sion et Loèche, entrèrent seules dans la conjuration. Quels en étaient le plan et les moyens? C'est ce qu'aucun chroniqueur de cette époque ne s'est donné la peine de nous apprendre. Si les déclarations qu'arrachèrent au patient les supplices habilement gradués qui lui furent mesurés durant son procès, doivent être envisagées, non pas comme le résultat du sacrifice d'une vie qui, impuis-

¹ Harangue du Baillif Maggheran au légat Scapi et à l'ambassadeur Miroc, en diète de mai 1622.

sante à se défendre, implore la mort comme une grâce, mais bien comme les suprêmes aveux d'un coupable, il paraîtrait que les projets des conspirateurs participaient de ce caractère de sombre férocité que les mœurs de ce temps de fanatisme religieux expliquent sans l'excuser. Il ne s'agissait en effet rien moins que de faire main basse sur les magistrats les plus opposés à l'évêque Jost, de tenir les autres en charte privée jusqu'au complet rétablissement de l'autorité préfectorale et l'expulsion de tous les huguenots déguisés ou déclarés. Au moment où le complot devait éclater, et on avait d'abord choisi l'époque de la réunion de la Diète, les conjurés devaient fondre sur les magistrats désignés aux poignards des conjurés et incendier quelques bâtiments à l'aide de pièces d'artifice, pour empêcher le peuple de voler au secours des victimes. Une fois déjà, la mort avait plané sur leurs têtes ; si, au lieu de s'assembler à Brigue, comme le portaient les lettres de convocation, la Diète n'eût été, sur un ordre du Baillif, subitement transférée à Loèche, une page sanglante eût été à ajouter à l'histoire de nos dissensions politiques.

On ignore comment le complot parvint à la connaissance des magistrats, mais on convient généralement que ce fut quelques jours seulement avant celui fixé pour l'exécution. Il est à croire qu'on en dut la découverte à la vigilance du Baillif Magghe-
ran, vigilance qui devint proverbiale et qui fit dire

de lui que, durant son baillivat, *il ne dormit jamais que d'un œil.*

L'arrestation du chef de l'opposition, si nous pouvons appliquer à cette époque une expression née des grandes assemblées parlementaires de notre temps, n'était pas facile à opérer. Le génie inventif de Maggheran dressa le plan d'une embuscade où Antoine Stockalper, qui était sans défiance, parce qu'il croyait son secret bien gardé, vint tomber tête baissée.

Mis en jugement, le prisonnier voulut d'abord décliner la compétence des Commissaires, en alléguant qu'il ne reconnaissait que l'évêque Jost pour juge, comme il n'avouait que lui pour souverain. Mais quelle énergie eût résisté aux moyens employés pour arracher des aveux à l'accusé? Toute force morale l'abandonne: il donne sa vie en retour des supplices qu'on lui épargne.

Les juges connaissent tous les détails de la conjuration: le prisonnier a tout avoué. Toutefois, dans un dernier interrogatoire, que nous allons reproduire brièvement ¹, il doit confirmer ses précédents aveux et, au besoin, les compléter.

La voix d'Antoine Stockalper est creuse et lugubre. En proie à de vives douleurs physiques, il laisse échapper de fréquents gémissements.

¹ Il n'est pas besoin de dire qu'une partie de ce qui suit est historique, c'est-à-dire qu'il est tiré des actes de la procédure.

— Accusé, dit Maggheran, je vous adjure de me répondre avec franchise. Vous nous avez déclaré jusqu'à présent que le seigneur Evêque de Sion avait constamment ignoré les projets homicides que vous aviez formés. Maintenez-vous cette déclaration ?

— Je l'ai dit et je le jure par la mort que je vais subir.

— Il est étrange, seigneur Capitaine, que celui au profit duquel cette trame détestable a été ourdie, y soit demeuré étranger.

— C'est cependant la vérité.

Après une pause de courte durée, le prisonnier reprit lentement :

— J'ai eu plusieurs entretiens, à différentes époques, avec notre Prince-Evêque...

— Appelez-le différemment ; le pays ne le reconnaît plus sous ce titre.

— Avec le seigneur Evêque de Sion, mais ce n'est que depuis son départ pour Rome que le plan de la conjuration a été définitivement arrêté. Au milieu des ennuis dont vos Seigneuries osèrent l'abreuver, il ne témoigna jamais le désir d'être débarrassé violemment de ses adversaires.

Un sourire d'incrédulité glissa sur les lèvres du Baillif, qui reprit aussitôt :

— Quoi ! il se serait borné à nous appeler sujets rebelles et mauvais catholiques ! Nous rendons grâce à sa Révérende Paternité de l'indulgence et

de la douceur dont il a usé à notre égard. — Que disait le prélat de notre étrange prétention à partager avec lui le poids et les embarras du gouvernement ?

— Le saint prélat ne peut oublier que la Comté du Valais a été octroyée à St-Théodule et à ses successeurs, et que Charles-Quint a confirmé dans la plénitude de sa puissance impériale, la donation de son prédécesseur Charles-le-Grand.

— Sachez, accusé, que nous tenons la Caroline pour une pièce supposée et qui n'a jamais été mise en vigueur. — Qu'on la produise d'ailleurs ; le pays l'examinera, et il y sera fait droit, si elle est jugée probante et digne de créance¹.

Antoine Stockalper s'étant abstenu de répondre à ces observations, faites d'un ton de voix animé, Maggheran continua :

— Vous avez conseillé au prélat fugitif d'implorer contre nous la protection du roi d'Espagne, de préférence à celle de la France ; vous avez été chargé d'une négociation à ce sujet auprès du Duc de Fériaz, gouverneur du Milanais ; que s'est-il passé dans votre entrevue avec ce dernier ?

— Il me promet l'assistance du roi son maître, mais pour le cas seulement où la cour de Rome y

¹ Il eût été difficile de l'exhiber, car le diplôme confirmatif de la Caroline, accordée par Charles-Quint au Cardinal Schiner, porte textuellement : *quæ nullo documento quam solâ possessione probari possit.*

consentit. La souveraineté de l'Evêque ne pouvant être protégée efficacement, vu l'état du pays, que par une intervention armée, nous calculâmes les chances diverses qu'elle présentait. Persuadé, je dois le dire, que vos Seigneuries se fussent laissé *hâcher par morceaux*¹ plutôt que de permettre l'entrée des troupes espagnoles, je proposai un autre moyen...

— Lequel ?

— Je demandais que le roi me nommât capitaine des cinquante allemands qui gardaient le château de Milan; j'offris de recruter la compagnie entière de jeunes Valaisans, dévoués comme moi à la cause de l'évêque: j'ajoutai qu'il fallait solliciter la levée d'un régiment où devaient être naturellement placés les fils des premières familles du pays. Par ce moyen et grâce à l'influence que les enfants exerceraient sur leurs parents, il me semblait facile de faire prévaloir en Diète, dont les membres se renouvellent à peu près en entier tous les deux ans, l'alliance de l'Espagne sur celle du roi très-chrétien.

— Hildebrand Jost ne vous engagea-t-il pas à faire cette même proposition à une assemblée générale du pays ?

— Oui, mais j'étais alors capitaine de trois cents hommes en Valte line; je lui représentai qu'étant à la solde de la France, mon honneur ne me permettait pas de faire une semblable démarche. Lorsque

¹ Textuel.

je revins au pays, je parlai de ce projet au ministre d'Espagne à Lucerne; il me répondit que les circonstances n'étaient plus aussi propices, attendu que la France et l'Espagne vivaient alors en bonne intelligence et que la seule chose à laquelle il fallait s'attacher, c'est que le Valais restât catholique.

L'interrogatoire fut ici interrompu, à la prière du prisonnier, qu'il fatiguait beaucoup. Maggheran reprit après un moment:

— Venons maintenant au complot dirigé contre la vie des seigneurs d'Etat. — Vous avez vous-même remis à vos complices la liste des victimes qu'ils devaient immoler.

— Que leur sang retombe sur ma tête! C'est la vérité.

— Et quel était le châtement réservé à ces traîtres à leur souverain?

Le prisonnier hésita.

— *Leurs têtes devaient tomber* ¹, répliqua-t-il enfin avec assurance.

Au nombre des personnes qu'il venait de désigner figuraient plusieurs des juges présents. Ils gardèrent un morne silence.

— Accusé, ce projet homicide ce n'est pas vous qui l'avez conçu. De qui en tenez-vous l'idée première?

Le Baillif ne reçut aucune réponse.

¹ Textuel.

— Votre attachement et votre zèle pour la sainte religion de nos pères sont connus ; vous avez constamment travaillé pour qu'elle triomphât en Valais. Une circonstance pourtant nous étonne. Pourquoi avez-vous mis obstacle à ce que le bourg de Brigue accordât aux Pères de Jésus l'autorisation d'y fonder un collège ?

— C'est afin qu'ils tournassent leurs vues d'un autre côté et qu'ils s'établissent à Sion où je les jugeais plus convenablement placés pour coopérer à l'œuvre que je poursuivais au péril de ma vie.

En ce moment la porte s'ouvrit et un messager remit une lettre à Maggheran.

— Seigneurs juges, dit le Baillif, en s'adressant à ses collègues, la missive que je viens de recevoir du seigneur Hildebrand Roten, gouverneur de Monthey, est de la plus haute importance. Il est parvenu à s'emparer du chanoine Theiler, curé de Sion, au moment où il allait sortir du pays par St-Gingolph. Les actives recherches auxquelles on s'est livré depuis la disparition de cet accusé, n'ont donc pas été sans résultat, ainsi que je l'ai craint un moment. On l'a aussitôt dirigé sur Sion et à l'heure qu'il est il doit être écroué dans la chambre forte de l'hôtel de ville¹. Nous aurons à procéder sans retard à l'instruction de son procès et il lui sera infligé le châti-

¹ Chronique de Gaspard Bérodi, Chanoine de l'Abbaye de Saint-Maurice.

ment qu'il mérite ¹. Espérons que d'ici là nous parviendrons pareillement à nous emparer de Frédéric, le domestique du prisonnier, de Marc Zen-Brun et d'Anselme Summelmatt, que la fuite a dérobés jusqu'à présent à la punition qu'ils ont encourue.

En apprenant l'arrestation du chanoine Theiler, une joie douloureuse colore le front abattu du prisonnier, mais aussitôt on l'entend s'écrier :

— Que mon sang ne lui soit point reproché au dernier jour !

— Accusé, reprend Maggheran, n'avez-vous rien à changer aux déclarations de complicité dont vous avez chargé le chanoine Theiler ?

— Rien, seigneurs juges, répond l'accusé d'une voix sombre. Aussi vrai que j'espère que la miséricorde divine me pardonnera mes coupables projets, ce prêtre fanatique les a connus et approuvés.

— A quoi attribuez-vous la part qu'il a prise dans la conspiration ?

— A son zèle pour la religion qu'il a estimé être en danger et qu'il ne sépare point de la cause de l'Eglise de Sion. A ses yeux, vos Seigneuries sont des rebelles en révolte ouverte contre leur souverain.

¹ Il fut retenu huit mois en prison, mais le Nonce du Pape et l'Ambassadeur de France parvinrent à arrêter la procédure commencée contre lui. Remis entre les mains du premier, il n'en fut pas plus libre ; les magistrats sommés de justifier les griefs dont ils le chargeaient préférèrent pourtant user de clémence à son égard. Ils abandonnèrent l'accusation. Le Chanoine Theiler fut en conséquence rendu à la liberté.

Sa haine contre les seigneurs d'Etat date de la vive altercation qu'il eut un jour, à Sion, avec le banneret Udret.

— Si les dixains vous avaient ordonné de vous constituer prisonnier, l'auriez-vous fait ?

— Non, sans doute. A l'époque de mon arrestation, je ne reconnaissais ni à la Diète ni à vos Seigneuries le droit de me priver de ma liberté. Aidé du fiscal Perrig et de nos serviteurs, j'aurais pareillement repoussé toute démonstration à main armée faite dans le but de m'arrêter.

— Quel était le nombre des gens dont vous deviez vous servir pour vous défaire des magistrats ?

— Trois-cents italiens¹ m'avaient vendu leurs bras et leur courage, car aucun de nous ne devait tremper son épée dans le sang de ses concitoyens.

— Malheureux ! quel démon a soufflé dans votre âme cet horrible dessein ? quoi ! vous n'avez pas reculé devant la pensée de couvrir le pays de sang et de deuil ! Votre patrie réduite sous un joug étranger, la cause de l'affranchissement du peuple, si non perdue, au moins compromise, l'inexorable voix de la postérité qui attache un sceau d'infamie au front de tout citoyen coupable envers son pays, rien n'a pu vous détourner de la criminelle voie où vous vous êtes engagé ? — Maître Alter, l'accusé à la question de *l'estrapade* !

¹ Textuel.

A cet appel impatiemment attendu, le géant bondit comme un vieux loup que les neiges chassent des montagnes et qui se rue sur un troupeau sans défense. Avec une dextérité merveilleuse, il passe un nœud coulant autour des poignets de l'accusé ; les hommes d'armes saisissent le siège où il est assis et le reculent jusqu'au-dessous d'une poulie qui l'enlève et le tient suspendu à quelques pieds du sol. D'énormes poids accrochés à ses pieds, distendent ses membres et les font craquer avec un bruit sinistre.

Le patient jette un lamentable cri.

— Accusé, l'ambition n'aurait-elle pas été le premier mobile de la conjuration que vous avez ourdie ? l'espoir de devenir le chef de l'Etat, grâce à l'influence de l'Espagne¹ et du seigneur évêque de Sion, n'est-il pas la cause principale d'une entreprise qui écartait à jamais vos concurrents ?

— Je l'avoue, répartit le patient, les dents serrées par la douleur. C'est vrai, c'est vrai !

Maggheran fait un signe et aussitôt l'accusé est descendu, replacé sur son siège et rapporté au pied du tribunal.

— C'est mourir mille fois, articule l'accusé, que de subir de pareils tourments... Hâtez-vous de me

¹ Une chose remarquable, c'est que de tous les aveux d'Antoine Stockalper, les juges ne relevèrent, dans la sentence qu'ils rendirent le 22 nov. 1627, que ceux qui ont trait à l'intervention de l'Espagne à laquelle il avait conseillé à l'Evêque Jost de recourir.

débarrasser de l'existence... Miséricorde, seigneurs! au nom de mes malheureux enfants, au nom de celui qui regardera en pitié les atroces souffrances que j'endure!... Un prêtre et la mort!...

La voix de Maggheran s'élève lente et solennelle.

— Vous avez mérité la mort et vous mourrez. Vous ne vous êtes point abusé sur le sort qui vous attend. Coupable du crime de lèze-majesté au premier chef, vous devez subir les peines portées par les codes criminels contre les fauteurs de troubles, les artisans du désordre, les rebelles et les meurtriers. Nous plaignons de toute notre âme votre respectable mère, que Dieu puisse consoler! vos enfants, que votre perte laissera sans appui et orphelins, mais sur qui la république veillera avec une sollicitude toute maternelle. Nous vous plaignons aussi, seigneur capitaine, car notre haine s'éteint en présence de votre infortune et notre ressentiment ne vous suivra point dans la tombe. Un saint prêtre que j'ai fait mander, le père Marius vous préparera au terrible passage du temps à l'éternité. Préparez-vous à recevoir l'arrêt de mort que nous allons rendre et qui nous est imposé par un rigoureux devoir. Que Dieu vous pardonne comme nous vous pardonnons et qu'il ait pitié de votre me, car vous n'avez plus à en attendre des hommes! — Que l'on ramène le prisonnier dans son cachot!

V

LE MESSAGER.

Pendant que le prisonnier est transporté à demi-évanoui dans son humide prison, Madelaine, la fille du porte-clefs, assise devant une des fenêtres les plus élevées du château, plonge ses regards sur l'entrée de la vallée des bains. Depuis deux jours, elle se poste ainsi en sentinelle, sa jolie tête appuyée sur une main et écartant de l'autre les longues touffes de ses cheveux que le vent jette par intervalle sur son visage. Le lecteur a déjà pressenti que c'est Péter qu'elle attend, mais sans doute il ne devine point à quelles causes il faut attribuer l'absence du jeune homme. Il doit s'inquiéter aussi de la pâleur de Madelaine, de son profond abattement et des larmes qui baignent ses joues, car elle pleure, Madelaine, mais ce n'est pas seulement parce que nulle forme humaine ne se dessine sur la lisière de la forêt, parce que le sentier qui en descend est désert et poudreux, elle pleure, hélas ! sur son bonheur détruit et sur toutes ses espérances éteintes.

Tout-à-coup elle tressaille, se lève d'un bond, essuye à la hâte ses pleurs et se précipite dans l'escalier, en s'écriant :

— C'est lui ! c'est lui !

— Où allez-vous si vite, Madelaine ? dit une

voix douce et triste, au moment où la jeune fille traverse en courant une longue galerie.

A ces accents bien connus, la fille de Mathias s'arrête subitement. Le plus vif incarnat colore ses joues et jusqu'à son front.

— Il vient ! noble demoiselle ; il vient !

— Qui donc ! le messager ?

— Sans doute.

— Mon Dieu, où est-il ?

— Il est encore dans la montagne, mais je l'ai reconnu à sa marche haute et fière et aux plumes flottantes qui ombragent son chapeau.

— Allons le voir venir, Madelaine. Dieu veuille qu'il m'apporte la grâce de mon père !

Un moment après, deux têtes, fraîches et blondes, se pressaient à l'étroite fenêtre que venait de quitter Madelaine.

Yolande Stockalper, (car c'était elle) promettait d'être un jour une beauté accomplie, mais à ses formes encore indécises, à la gracieuse souplesse de sa taille, au timbre frais et pur de sa voix, il était facile de reconnaître qu'elle entrait à peine dans l'âge des illusions et des longues rêveries. Elle n'avait pas atteint sa seizième année. Ses beaux cheveux, amoncelés sur ses tempes en touffes dorées, encadraient son front virginal où l'émotion qu'elle éprouvait en ce moment avait répandu la fugitive teinte de la rose. L'éclatante blancheur de son teint tranchait du reste avec ses riches vêtements

de deuil et le long voile noir qui l'enveloppait à demi.

— Oui, je le reconnais aussi ! c'est bien lui. Mon Dieu ! avez-vous permis qu'il réussit ? — Que je t'embrasse, Madelaine : le messenger que tu nous a fourni est doné d'un pied agile et infatigable. Ma grand'mère a tant prié pour qu'il arrive avant ce soir ! C'est que vois-tu, Madelaine, demain ce serait peut-être trop tard, car le procès de mon malheureux père est près d'être terminé, et l'interrogatoire qu'il subit dans ce moment est, dit-on, le dernier. Le dernier ! et ce messenger n'arrive pas ! Fais-lui signe de courir, Madelaine !

— Il se hâte, noble demoiselle, reprit la jeune fille ; voyez comme la distance qui le sépare encore du bourg diminue rapidement.

— Oui, il arrivera à temps. Soyez bénie, Sainte Vierge ! j'ai tant pleuré devant vous que vous avez eu pitié de mon désespoir ! Tu ne comprends pas, Madelaine, l'amère affliction à laquelle nous avons été en proie depuis deux mois ! J'étais heureuse et paisible, jamais je n'avais connu la douleur, mon enfance s'était écoulée au milieu des embrassements de madame et grand'mère, et des jeux du premier âge. Quand le front de mon père s'assombrissait, une caresse de sa petite Yolande, du *lis de la vallée de Ganther*, comme il m'appelait, y ramenait le calme et la sérénité. Nous le suivîmes ici. Il fallut baisser la tête devant l'orgueil de ces magistrats sans en-

trailles, pour obtenir qu'ils laissassent la mère et la fille du prisonnier partager sa captivité et veiller à son chevet. Ils ont bien voulu, les nobles et généreux seigneurs! permettre à la vieillesse et à l'enfance de soutenir, de leurs débiles mains, le chêne de la montagne, à demi renversé par la violence de l'ouragan et la cognée des bûcherons. Leur ombreuse politique s'est effrayée de la présence de mes frères et de nos proches: ils ont été impitoyablement éloignés. Mon père! tous les supplices qui ont fondu sur vous sont retombés sur moi en larmes de feu! N'as-tu pas entendu parfois, Madelaine, des cris déchirants percer les voûtes sonores du cachot où nous avons passé tant de nuits funèbres? C'est que nous soutenions, sur nos bras épuisés de fatigue, la tête de la victime, et que, bien souvent, à son affreuse pâleur, à la débilité de ses membres broyés par les tortures, nous doutions si la vie ne s'était pas retirée d'elle, et si ce corps que nous serrions avec tant d'amour contre notre sein, n'était pas déjà un cadavre!

Un torrent de larmes, auxquelles Madelaine mêla les siennes, coula des yeux de Yolande. Lorsque la violence de cet accès fut un peu calmée, elle ajouta d'une voix creuse et lugubre :

— Il a survécu à tant de maux, mais ma mère s'éteint de fatigue et de chagrin.

— Chassez loin de vous, noble Yolande, ces tristes et désespérants souvenirs. Votre père vous

sera rendu, car son innocence ne peut tarder à éclater.

— Je le crois, j'en suis certaine. Mon père n'a point manqué à l'honneur ni tramé quelque action répréhensible. Ils l'absoudront. Ils ne peuvent lui imputer à crime son zèle pour la cause de notre seigneur l'Evêque Jost. Les cantons catholiques protègent sa vie; le messenger que nous attendons nous apporte leurs suprêmes démarches en sa faveur. Oh! quelle joie lorsque nous pourrons regagner Brigue, que nous reverrons les verdoyantes montagnes du Simplon, les vallons ombreux de Ganther et les hautes tourelles de notre maison-forte! Nous voyagerons à petites journées, en litière, car, dans l'état où se trouve mon père infortuné, il faudra user de bien des précautions pour le transporter. Et, si c'est l'exil qu'on prononce contre lui, comme ma bonne mère le craint, nous quitterons cette terre battue de tant d'orages et, nous rendant dans quelque contrée lointaine, nous attendrons la guérison de mon père, son amnistie et le retour de jours plus fortunés.

Toute entière à ce rêve décevant et aux transports de sa pitié filiale, Yolande s'enivre à l'aspect de cet avenir que son imagination seule a créé et qu'elle ne verra point, hélas! se réaliser.

Un mot de Madelaine la rappelle auprès de la fenêtre. Péter arrive, il n'est plus qu'à quelques pas du château.

Les deux jeunes filles franchissent avec la légèreté de deux gazelles, les corridors et les escaliers du vieux fort. A l'aspect d'Yolande, qui s'est arrêtée sous la porte d'entrée de l'édifice, Péter fléchit à demi le genou et, tirant de son sein un paquet de lettres soigneusement enveloppées, il le lui remet en disant :

— J'ai eu quelques jours heureux dans ma vie ; je mettrais celui-ci du nombre, si les missives dont je suis porteur et qui m'ont été remises par les gouvernements des cantons catholiques, contribuent à détourner les coups dont la tête de votre noble père est menacée.

— Bon jeune homme, repartit Yolande vivement émue, combien nous vous devons de reconnaissance pour votre courageux dévouement ! Croyez que nous n'en perdrons point le souvenir et que ma mère saura dignement le récompenser.

En achevant ces mots, Yolande tendit sa main, avec une grande simplicité, au jeune homme qui, s'inclinant, y appuya les lèvres avec toutes les marques d'un profond respect.

— Je ne veux point d'autre récompense, s'écria-t-il.

— Maintenant, repartit vivement la fille du prisonnier, je dois me hâter de faire usage de ces lettres. Adieu, bon jeune homme.

L'insensé la suit longtemps du regard.

Muette et consternée, Madelaine, qui n'a pas

accompagné Yolande, et dont la présence n'a point encore été remarquée de Péter, Madelaine s'appuie contre le mur de l'édifice et comprime avec peine l'amertume de son chagrin.

Péter s'aperçoit enfin des violents combats auxquels la jeune fille est en proie ; il s'élance auprès d'elle et sans lui dire qu'il l'aime encore, sa pitié lui dicte quelques-unes de ces paroles qui endorment la douleur dans un sein déchiré.

Pendant ce temps, Yolande a pu pénétrer dans la *chambre de justice*.

Un coup d'œil rapide lui suffit pour la convaincre que l'interrogatoire est terminé, et que son père a été reconduit dans sa prison.

Elle se précipite aux pieds du tribunal.

— Grâce, grâce pour mon père infortuné ! Voici, voici...

Le tremblement dont elle est saisie, la crainte d'arriver trop tard, l'idée de se trouver en présence des juges de son père, et dans un appartement témoin de ses tortures, glacent son sang et lui ôtent l'usage de la parole. Elle élève pourtant, d'une main défaillante, le paquet que lui a remis Péter.

— Cette enfant se trouve mal, dit Maggheran, en recevant dans ses bras Yolande évanouie. — Qu'on la transporte de suite dans l'appartement de sa grand'mère !

La voix du baillif est altérée. Pendant qu'il parcourt les dépêches des cantons catholiques, et qu'il

les fait passer successivement à ses collègues, une larme silencieuse vient parfois obscurcir sa vue.

— Quel usage ferons-nous de ces lettres ? dit un des Commissaires-juges.

— Le sort du captif est fixé irrévocablement. — Seigneur Nicolas Gassner, écrivez seulement que *c'est sur l'intercession des sept Cantons catholiques, nos très-chers et fidèles alliés et confédérés*, que nous avons bien voulu mitiger la rigueur des peines capitales que le condamné a encourues. Ajoutez aussi que *quiconque s'avisera de venger sa fin, en paroles ou en faits, subira les mêmes peines, les mêmes tortures et la même mort*. — A quand, seigneurs juges, fixez-vous l'exécution ?

— Le tribunal en commet le soin à votre sagesse, répartit un des juges.

— J'y pourvoirai sans retard.

Un serviteur entra en ce moment et parla à voix basse au baillif.

— Le père Marius ! Qu'il soit sur-le-champ introduit auprès du condamné !

VI

DERNIERS ADIEUX

Le baillif Maggheran se promène, soucieux et pensif, dans la *salle de justice* où s'est déroulé le drame au dénouement duquel il va encore présider.

Il lui reste un dernier devoir à remplir envers son pays. Les commissaires-juges l'ont quitté ; aussitôt après avoir statué sur le sort du prisonnier, ils sont rentrés dans leurs dixains respectifs. Au moment de frapper le dernier coup, cet homme, à la volonté de fer, n'hésitera pas sans doute, bien qu'il ne se dissimule point le trésor de colère qu'il amasse sur sa tête en faisant exécuter la sentence. Ce qui le fait, non pas balancer, mais ce qui occasionne le trouble peint sur son front élevé, ce n'est pas la crainte des représailles auxquelles ses ennemis pourront se livrer, quand, de chef de l'Etat, il sera redescendu dans les rangs des simples citoyens ; ce n'est pas davantage le ressentiment dont l'Evêque sera animé à son retour au pays, lorsqu'il apprendra que les magistrats ont bravé la défense qu'il leur a fait notifier de toucher à un seul des cheveux d'Antoine Stockalper ; ce qui l'arrête, ce sont les cris d'une mère, c'est une fille qu'il faudra arracher des bras de son père, avant de pouvoir livrer celui-ci à l'homme des hautes-œuvres. Que va-t-il faire de ces deux femmes éplorées, maintenant que l'heure de mort va sonner ? L'instinctif respect que lui inspirent le grand âge de l'une, les grâces et la jeunesse de l'autre, le malheur qui est à la veille de les atteindre toutes deux, lui imposent des ménagements qui deviennent un obstacle réel dans la circonstance où il se trouve. De quelque côté qu'il se tourne, il est arrêté. Fera-t-il tomber la tête d'Antoine Stoc-

kalper sous les yeux et à quelques pas de sa mère et de sa fille ? L'humanité le défend, et Maggheran ne sera pas sourd à sa voix. Il lui répugne à un égal degré d'user de violence pour les éloigner. Quel terme moyen adoptera-t-il pour sortir d'embarras ?

Maggheran se rend au cachot où gémit son prisonnier ; il s'entretient un moment avec lui, en présence du père Marius ; puis il fait avertir Béatrix Stockalper que son fils réclame sa présence et qu'elle doit lui amener sa petite-fille.

A cet appel, elles accourent. Assises sur le grabat où est étendu le malheureux prisonnier, elles le couvrent de baisers et de larmes. A ces témoignages de tendresse et d'affection, Antoine Stockalper répond avec une effusion vive et profonde. Longtemps il les tient embrassées contre son cœur et les appelle des noms les plus chers. Imposant silence à sa douleur et refoulant dans son sein le désespoir qui le déchire, il s'attache à les amener par degrés à l'idée d'une séparation éternelle, résultant de la nature de la peine prononcée contre lui. A l'en croire, il doit finir ses jours dans sa prison, seul, loin de ses proches, ayant pour uniques compagnons la solitude et l'oubli.

Elles savent enfin qu'elles doivent s'éloigner sans retard.

— Vous quitter, ô mon père, s'écrie Yolande, suspendue au cou du prisonnier ? vous abandonner

dans cet humide cachot où la lumière du jour pénètre à peine?... oh! jamais, jamais!

— Il le faut, ma fille bien-aimée. Ceux qui se sont arrogé le droit de me juger le veulent ainsi. Nous devons nous soumettre.

— Oh! Antoine, reprend sa mère, que deviendrez-vous séparé de ceux qui vous aiment et que vous chérissez, privé de soins et en proie aux maux cruels que les tortures traînent à leur suite?

— Rassurez-vous, ma tendre mère, et vous aussi Yolande: je serai visité dans ma solitude. Que sont les murs et les voûtes d'une prison pour Celui qui sonde les profondeurs de la terre et les abîmes de la création? Le Seigneur a brisé la dureté de mon cœur. Il châtie avec sévérité, mais toujours il mesure la peine aux forces du coupable qui se courbe sous sa main puissante. Sa grâce ne manque point, je le sens, à celui qui l'invoque et le prie. Gloire à lui! Si c'est le Dieu fort, c'est aussi le Dieu de miséricorde. J'ai pu jusqu'à présent résister aux horribles tentations dont la fièvre allumait mon cerveau; je ne me suis pas brisé la tête contre ces murs; durant mes insomnies brûlantes, au lieu de blasphèmes, je n'ai trouvé sur mes lèvres que des paroles de paix pour mes ennemis. Je ne faillirai pas à l'avenir. Mon âme est à l'épreuve des coups les plus terribles, puisque, en ce moment suprême, maintenant que je vais vous perdre, je ne me laisse pas aller à toutes les fureurs du désespoir!

— Nous perdre, ô Antoine ! Pourquoi ce mot déchirant ? Ne croyez pas à la durée de votre détention. Aussitôt que notre révérendissime Prince sera de retour, il forcera les magistrats à vous relâcher. C'est votre main, Antoine, qui me fermera les yeux.

— Ecoutez-moi, ma dame et bonne mère. Je suis entre les mains de gens qui ne pardonnent point. Un miracle seul peut me tirer d'ici. Nous avons joué, les seigneurs d'Etat et moi, un jeu terrible. J'ai perdu la partie. Ma vie était l'enjeu : ils l'ont prise. Je le leur pardonne. Je me félicite même d'avoir échoué. Le but que je poursuivais serait atteint maintenant, mais mon triomphe eût trop coûté. Le sang répandu à flots crierait contre moi. Mon fardeau est déjà assez lourd à porter. Je reconnais le doigt de la Providence dans ma ruine, et je la bénis du fond de l'abîme où je suis tombé.

— Oh ! Antoine ; ma bouche ne vous reprochera point la douleur dont vous abreuvez ma vieillesse ; mais comment avez-vous pu vous engager dans la périlleuse voie que vous avez parcourue ?

— Je pleure sur vous, ma mère, encore plus que sur moi-même. Pardonnez-moi les jours mauvais que je vous fais vivre à la fin de votre carrière. Oui, pourquoi n'ai-je pas suivi vos sages conseils ? Vous pressentiez où tendait mon égarement, car combien de fois ne m'avez-vous pas engagé à me *comporter en bon et franc patriote* ? L'ambition m'a

perdu. Dès mon adolescence, je fus avide de renommée. Je voyais sans déplaisir les luttes de l'évêque et des dixains; j'en suivais les chances avec anxiété; les dissensions nationales allaient à mes projets secrets. Je m'attachai à la cause du premier, d'abord par un sentiment de généreuse indignation contre ses persécuteurs, puis ensuite parce que je crus que tôt ou tard son parti l'emporterait. Je cherchai en Italie, pour moi un peu de gloire militaire, pour lui des soutiens et des vengeurs. La carrière des armes me valut quelque renom, mais elle me lassa de sa monotonie et de ses lenteurs. Je ne vivais pas, loin de mon pays. C'était l'objet de mes rêves, le théâtre de mes espérances. Je vous y avait laissé, d'ailleurs, ô ma mère, ô mes enfants ! j'avais besoin de rafraîchir auprès de vous mon âme brûlée des feux d'une passion dévorante. Oh ! qui comprendra mes angoisses, mes larmes, ma fureur, alors que ce but, vers lequel je tendais avec une constance inouïe, reculait devant moi, en ouvrant sous mes pas de nouveaux abîmes ! Les dixains avaient décidément le dessus. Hildebrand, cédant à l'orage, s'était éloigné d'un peuple qui méconnaissait son autorité et courait à un joug nouveau. Au moment où Maggheran monta à ce siège que je convoitais si ardemment, je compris que tout était perdu et qu'il fallait que je renonçasse à ce rêve doré que, quinze années durant, j'avais caressé avec tant d'amour. Alors un morne abatte-

ment s'empara de moi. Je ne sortis de cet état de surprise et d'accablement qui suit l'avortement d'un grand projet que pour me livrer à toute la fougue de mon ressentiment. Sombre et désespéré, je jurai que l'épée et au besoin le poignard viderait ma querelle...

— Hélas ! où ont abouti, mon fils, les rêves décevants dont vous vous êtes si longtemps bercé ? Voyez d'où vous êtes parti et où vous êtes arrivé. Oh ! qu'il eût mieux valu, paisible et honoré, contempler de loin seulement les orages dont cette terre infortunée a été sillonnée depuis un quart de siècle !

— Sans doute, mais l'ambition ne raisonne point ainsi. Mon but était noble et grand, du moins il me paraissait tel. Ne s'assied pas qui veut au-dessus des autres hommes. Les acclamations de la foule ont quelque chose d'éblouissant qui enivre comme ces liqueurs traîtresses que l'intempérance verse à ses convives. Un théâtre n'est jamais borné aux yeux de celui qui, de ce point élevé, fixe les regards des spectateurs... Mais où vais-je m'égarer ? Les rudes leçons de l'infortune ne sauraient-elles me faire comprendre le néant des choses d'ici-bas ? Hélas ! l'homme est passion et vanité jusqu'au bout !

— Humiliez-vous, Antoine, sous la main qui vous frappe, et comprenant enfin que tout est illusion et chimère, sauf Dieu et la vertu, vivez dégagé des funestes préoccupations que vous avez nourries trop longtemps.

— Vivre... vivre, s'écria le prisonnier en agitant ses bras amaigris et souriant avec une amertume poignante. — Ecoutez-moi, ma mère, et vous aussi Yolande, mon beau lys de Ganther! Voici venir le moment de nous séparer pour longtemps... pour toujours peut-être. Je ne crois point au rétablissement de l'autorité préfectorale: la Caroline a passé; c'est encore là un des fruits amers de la grande révolution religieuse qui a agité notre époque. Si Hildebrand Jost rentre au pays, il sera obligé de sanctionner et de reconnaître tout ce qui aura été fait en son absence. Il ne sera pas en son pouvoir de me rendre à la liberté. Ne comptez donc pas me revoir. Je ne vivrai pas longtemps dans cette prison. Le lion enchaîné s'étend dans sa cage et meurt.... Je vous confie mes enfants bien-aimés, ma mère! veillez sur leur jeunesse et guidez leurs pas dans les sentiers de l'honneur et du devoir. Que mon exemple leur serve de leçon. Portez-leur mes adieux. Mon cœur se brise en pensant à eux. Mon fils aîné sert en Valteline: qu'il ne songe point à tirer vengeance de ma... ruine, quand même les circonstances s'y prêteraient. Gaspard est possédé de l'esprit qui m'a perdu. Veillez surtout sur lui, ô ma mère! Qu'il prenne garde aux écueils où je suis venu me briser. La Masse a été enterrée au temps de l'évêque Jean Jordan, mais le caractère national est resté le même. Le Valaisan est ombrageux; toute supériorité le trouve défiant; un ennemi est caché dans quiconque s'élève

au-dessus de la foule. S'il encourait jamais la disgrâce des Dixains, méritée ou non, qu'il ne compte point sur l'indépendance de ses juges ou la commiseration nationale: les haines populaires sont de mauvaises conseillères, et malheur à l'accusé dont elles demandent la tête! — Je lis dans votre regard affligé, mais serein, ma dame et tendre mère, que vous n'avez pas perdu tout espoir de me tirer d'ici. Vous ne négligerez rien, je le sais, pour me trouver des intercesseurs et faire mitiger le rigoureux châtiment qui m'est infligé!

— Oui, Antoine, telle est mon espérance. Grâce à l'intercession des cantons catholiques que je solliciterai de nouveau, j'espère parvenir à faire substituer l'exil à la peine que vous devez subir. Ils vous rendront, mon fils, à nos larmes et à nos prières.

— Ils lui rendront mon cadavre! pensa l'infortuné chevalier. Il ajouta à voix haute:

— Que Dieu et sa sainte mère vous réservent cette consolation et bénissent vos efforts: il me sera doux de vous devoir deux fois la vie!

— Mon père, dit ici Yolande, n'avez-vous donc pas un mot de tendre affection pour votre fille désolée?

— Yolande, vous étiez mon orgueil et ma joie. Votre douceur, vos qualités aimables et jusqu'aux traits de votre visage me retraçaient l'image d'une épouse dont la perte me trouva longtemps inconsolable.

lable. Blanche et pure, parfois vous me sembliez l'ange de la piété filiale cachant sa divine origine sous une forme terrestre ! Grandissez en beauté et en grâces, comme je suis certain que vous croîtrez en vertu et en sagesse. Consolez votre aïeule et priez Dieu pour votre père.

Les deux femmes ne répondirent plus que par des sanglots...

— Séparons-nous : vos pleurs affaiblissent mon courage. Que je vous serre encore sur mon cœur ! Ma mère, je ne puis me prosterner à vos pieds, mais mon front se courbe devant vous. Que votre pardon descende sur ma tête !... Et toi, Yolande, reçois ma bénédiction !...

Quelques instants après, les gardes qui veillaient devant le cachot, virent Béatrix et sa petite-fille s'éloigner en chancelant et les yeux baignés de larmes.

VII

LES DEUX RÊVES

A peine la mère et la fille du condamné sont-elles de retour dans leur appartement, que Madelaine demande l'autorisation d'y introduire Péter. Béatrix reçoit ce dernier avec bonté, Yolande avec un sourire doux et triste. Privées de toute communication au dehors, prisonnières sans être accusées, elles se

sont attachées peut-être involontairement à ce jeune homme bon et courageux, qui les console, les aide de ses conseils, et leur a déjà donné maintes preuves d'un dévouement sans bornes.

Péter n'est donc plus un étranger pour elles, il est presque un ami : l'infortune, comme la mort, rapproche les hommes et nivelle tous les rangs.

La fille du prisonnier pâlit à l'aspect de la profonde affliction peinte sur la figure du jeune homme.

— Préparez votre âme, noble dame, dit Péter en s'inclinant, aux rudes coups que je vais lui porter, mais en même temps ouvrez-la à l'espérance.

L'aïeule et la petite-fille sont tremblantes et consternées.

— Mon Dieu ! dit Béatrix, donnez-moi la force de boire le nouveau calice d'amertume que vous me présentez !

— Parlez, parlez, s'écria impétueusement Yolande ; mon père ..

— Est d'accord avec Maggheran pour vous cacher l'horrible vérité... Ce n'est pas l'exil qui a été prononcé, c'est la mort!... Or, il faut que vous quittez ces lieux, car maître Alter pourrait frapper un coup mal assuré si, au moment fatal, des sanglots de femmes éclataient à son oreille.

— O ciel ! s'écrie la grand'mère d'Yolande en recevant dans ses bras sa petite-fille éperdue ; quoi ! nous aurions vu ton père pour la dernière fois ?

— Rassurez-vous, s'empresse d'ajouter Péter,

vous le reverrez ; nous l'arracherons de sa prison : dans quelques heures il vous sera rendu.

— Que le ciel vous bénisse, Péter ! réplique Yolande, accueillant cette assurance avec transport.

— Rendez-moi mon fils ! ajoute Béatrix en joignant ses mains tremblantes, et notre profonde gratitude proportionnera la récompense aux périls que vous affronterez.

— Ne parlez pas de récompense, noble dame, à qui ne vous en demande pas et n'en veut pas recevoir ! répond Péter d'un ton amer.

— Parlez, Péter ; comment ferez-vous pour tromper la vigilance des gardes et pour pénétrer jusqu'au cachot de mon père ?

— Plus bas, plus bas, s'écrie le jeune homme ; ces murs ont des oreilles, et si mon projet était découvert, il hâterait la perte de celui qu'il doit sauver... Vous frémissez : votre angoisse est bien naturelle, mais encore une fois, rassurez-vous. — Voici que le jour baisse, je vais vous quitter, mais pour revenir cette nuit à la tête de trente hommes dévoués qui ont juré, par leur part du paradis, de contraindre le tyran à relâcher sa proie. Madelaine n'a point résisté à mes supplications : compatissante et généreuse, elle s'associe courageusement à mon entreprise et en préparera le succès en nous livrant la porte du château. Une fois arrivés, quelques-uns d'entre nous voleront auprès du seigneur Antoine et le déposeront dans une litière, tandis que les

autres s'empareront du Baillif et garroteront les hommes d'armes. Nous fuirons ensuite en toute hâte par la vallée *des Bois*, et, franchissant la Gemmi, nous ne nous arrêterons que lorsque tout danger sera passé. Alors Maggheran sera relâché (car nous le forcerons à marcher à la suite de sa victime), et il pourra revenir grincer des dents dans ce château où il ne vous retrouvera plus, car il faut que vous l'abandonniez en même temps que nous.

— Donnez-moi votre main, Péter, que je la presse contre mon cœur ! Que la mère de Dieu vous récompense de tant de courage et de dévouement !

— Ah ! noble dame, que fais-je pour mériter de si bienveillantes paroles ?

— Remerciez aussi, Péter, vos généreux compagnons... Où sont-ils ? Je présume qu'ils attendent la nuit dans quelque caverne écartée de la montagne.

— Les bois qui couvrent les rives de la Dala leur offrent un asile impénétrable. Ils sont arrivés de divers côtés, la nuit dernière, et ils attendent l'heure... Frédéric, Marc et Anselme sont avec eux.

— Quoi, Frédéric ? s'écrie Yolande. Je le croyais bien loin, car sa tête est aussi menacée.

— Il n'a point quitté les environs de Loèche. Caché dans les forêts, il attendait l'issue du procès de son maître, prêt à partager son sort et à mourir pour le sauver.

— Et Marc et Anselme ? demanda Madelaine qui connaissait l'un et l'autre.

— Je les ai trouvés à Kandersteg : ils ont voulu me suivre pour s'associer aux dangers de mon entreprise.

— Et comment avez-vous fait, dit ici Béatrix, pour réunir tous ces braves gens ?

— Un feu peu apparent, allumé de mes mains sur la montagne, a servi de signal.

— Le seigneur Baillif, interrompit Madelaine, a remarqué cette lueur inusitée. Il l'a contemplée un instant d'un air soupçonneux, puis, presumant sans doute qu'on devait l'attribuer à l'imprudence de quelque jeune berger, il a paru n'y plus faire attention.

— Je pars, nobles dames : les moments sont précieux. Pendant que je vais tout disposer pour assurer le succès de l'enlèvement, préparez-vous à quitter ces lieux dès l'aube du jour.

— Et vous m'emmènerez, noble demoiselle, ainsi que mon vieux père, dit Madelaine en s'adressant à Yolande, car le seigneur Baillif recherchera avec activité les complices de l'entreprise, et qui nous défendrait contre sa colère, si ce n'est vous ?

— Oh ! oui, Madelaine, vous nous suivrez ! nous ne nous quitterons plus.

— Vous serez une sœur pour Yolande. Nous tâcherons de dissiper cette noire mélancolie qui ne vous quitte point et dont je suis tentée d'accuser le courageux ami que le ciel nous a envoyé.

Yolande, Madelaine et Péter rougissent ; émus et

décontenancés, ils n'osent se regarder. Le silence qui suit ces paroles devient si embarrassant que Péter sent la nécessité de le faire cesser.

— Je vous quitte. Veillez et priez.

— Adieu, bon jeune homme.

— A minuit nous serons sous les murs du château.

— Que Dieu et la sainte Vierge vous accompagnent! — Vous nous trouverez prêts.

Péter s'incline et sort.

Il n'est pas encore arrivé à Loèche que Maggheran connaît tous les détails de la conversation qui vient d'avoir lieu.

— Or ça, maître Alter, dit-il, vous qui avez de si bonnes oreilles et éventez si bien les complots, préparez-vous à exécuter ce que j'ai à vous ordonner.

— Parlez, seigneur Baillif. Finissons-en avec cet homme. J'ai hâte de quitter ce vieux nid où l'on ne trouve pas seulement deux tonneaux de bailloz ou de muscat pour chasser les idées noires qui parfois m'y remplissent le cerveau.

— Vous dites qu'ils seront nombreux?

— Je vous ai parlé de trente hommes.

— Et qu'ils arriveront à minuit?

— C'est l'heure des exécutions secrètes.

— Il ne me reste plus assez de temps, pense Maggheran, pour faire arriver des gens de Tourtemagne ou de Sierre. Ceux de Loèche sont tout-

à-fait hostiles. D'un autre côté, ce serait folie de songer à résister avec si peu de monde. — Ecoutez, maître Alter : à onze heures et demie, vous vous rendrez dans la chambre de Madelaine, et vous lui demanderez les clefs du château. En sortant vous l'enfermerez à double tour.

— J'expliquerai cela, pensa l'homme des hautes œuvres, à maître Péter, afin qu'il ne se formalise pas trop de ma visite. C'est un homme qui a la manie de redresser les torts, comme les anciens chevaliers errants.

— A minuit, vous ouvrirez la porte principale.

— Et je me posterai sur le seuil, la hache au poing, prêt à fendre le crâne au premier qui...?

— Vous vous tiendrez, au contraire, derrière la porte, et lorsque tous les conjurés seront entrés, vous quitterez votre poste. En sortant, vous fermerez la serrure à double tour. Après les avoir ainsi mis dans l'impossibilité de retourner sur leurs pas, vous viendrez en hâte me rejoindre.

— Farceur ! murmure maître Alter.

— La porte grillée du grand escalier sera fermée.

— J'entends ! Les conjurés seront pris comme dans une souricière.

— Je sortirai en même temps par la poterne du Rhône. Vous me trouverez sur l'esplanade qui l'avoi-sine. Le prisonnier sera là... avec le père Marius que j'avertirai en temps opportun. — Allez.

Maitre Alter se retire, Maggheran reprend sa promenade interrompue par l'arrivée du bourreau, et le château s'endort peu à peu devant la nuit qui déjà s'étend sur la vallée.

La mère et la fille d'Antoine Stockalper veillent et prient. Les heures s'écoulent, bientôt sonnera celle de la délivrance, mais Béatrix souffre et gémit ; elle a besoin de repos, et sur les instances de sa petite-fille elle se jette un instant sur son lit.

Revenue auprès de la haute et massive cheminée, sur laquelle brûle une lampe gothique, Yolande compte les minutes et soupire. Peu à peu, le silence qui règne autour d'elle, la flamme pénétrante du foyer et par-dessus tout la fatigue dont elle est accablée, engourdissent ses sens et brouillent toutes ses idées. C'est en vain que, pour combattre le sommeil qui insensiblement clôt ses yeux, elle a recours à la prière, ses doigts s'arrêtent involontairement sur les grains d'argent de son chapelet. La lampe danse devant son regard éteint et un songe gracieux vient fermer tout à fait ses longues et soyeuses paupières.

Il lui semble assister à une splendide fête d'hyménée.

C'est dans un vieux manoir du moyen-âge, caché comme un nid d'aigle, dans la profondeur des Alpes. De vastes pelouses s'étendent autour du gothique édifice. Du haut de ses tourelles, l'œil se perd dans un lointain horizon de lacs solitaires, de montagnes

verdoyantes, de vallons et de bois séculaires. Un petit bourg assis non loin de là, et une multitude de maisons agrestes qui se groupent riantes sur le versant des collines, animent le paysage et lui prêtent une espèce de vie calme et fortunée. Tout à coup, le château jusqu'alors muet, s'anime; de toutes parts les vassaux y affluent, parés de leurs plus beaux habits. La porte a roulé sur ses gonds; un cortège s'avance: une jeune fille conduite par un chevalier aux cheveux blanchis par les années et qu'elle appelle du doux nom de père, pose un pied craintif sur le perron, tandis que ses yeux, où le ciel reflète son azur, interrogent timidement le chemin qui s'enfonce dans la forêt prochaine. Ses joues rivalisent d'éclat et de fraîcheur avec les roses de son bouquet virginal. A l'extrémité de l'avenue paraît enfin un cortège nombreux et brillant, à la tête duquel s'avance un chevalier célèbre par ses prouesses de guerre. Il approche rapidement, car déjà il a reconnu et la pudique jeune fille promise à sa foi, et le vieux seigneur qui la lui donne, et le pasteur du hameau qui doit bénir leur union, et le majordome dont la main tremblante va lui présenter la coupe de la bienvenue. Arrivé au bas du perron, le jeune homme s'élance, pose un genou en terre, relève la visière de son casque, et Yolande... car Yolande est la fiancée du jeune homme, reconnaît Péter (ô surprise!) dans le chevalier prosterné à ses pieds.

Pendant que le sommeil, par une sorte de compa-

tissante pitié ou de cruelle dérision, présente à Yolande ces étranges images, lointains reflets peut-être d'un sentiment mystérieux et nouveau dont cette âme candide a été agitée, son aïeule se débat sous l'étreinte de fer d'un songe hideux. Elle rêve aussi, mais ce n'est pas de vertes prairies, d'amour et d'hyménée : elle croit assister à de solennelles funérailles. Une haute et gothique cathédrale étale avec orgueil la dentelure de ses galeries, les bas-reliefs de son portail et ses fenêtres cintrées aux vitraux coloriés. Le temps est noir et lugubre ; de profonds nuages abaissent le ciel ; de violents coups de tonnerre éclatent dans l'immensité. Pendant qu'alarmée de ces présages sinistres, elle s'arrête indécise si elle demandera au saint lieu un abri contre l'orage qui s'approche, de larges gouttes de sang commencent à fouetter la poussière de la route. Effrayée, elle se réfugie sous le porche, puis s'avance dans l'intérieur, comme poussée par une main invisible. Au premier coup-d'œil, elle reconnaît que tout est disposé pour une de ces augustes fêtes de la mort que l'Eglise célèbre sur la cendre de ceux qui furent grands sur la terre. Du haut des murs tombent de noires tentures semées de larmes d'argent. Mille flambeaux éclairent les voûtes sacrées, mais, par un prodige étrange, à chaque coup de tonnerre, ces flambeaux s'éteignent pour se rallumer aussitôt, comme si l'ange de la nuit et celui de la foudre les touchaient alternativement du bout de leurs ailes.

Cet effroyable clignotement produisant tantôt un jour éclatant, tantôt d'épaisses ténèbres, donne une apparence de vie au sanctuaire désert : on dirait la paupière immense du dieu du mal s'ouvrant et se fermant tour à tour. Cependant la tempête s'apaise par degrés et l'aïeule d'Yolande, éperdue et les dents se choquant de terreur, écoute le silence qui règne autour d'elle, silence glacial et plein d'épouvante, qui semble monter des humides souterrains creusés sous la cathédrale. Tout-à-coup, un chant lointain s'élève, grandit de moment en moment, éclate plus rapproché et finit par remplir l'immensité de la nef. C'est le *miserere* qui retentit, le *miserere*, ce lamentable cri du Roi-prophète. Le cortège pénètre enfin dans le temple, au lugubre balancement des cloches et aux sanglots que l'orgue jette sur la foule, par ses mille bouches d'airain.

Horreur et consternation !

Les porte-bannières qui ouvrent la marche, les prêtres qui précèdent le cercueil, les hommes d'armes qui le portent, les chevaliers qui l'escortent et la multitude qui, à leur suite, inonde les parvis, n'offrent tous qu'un tronc animé auquel il manque la tête ! Les uns la portent attachée à la ceinture, les autres la tiennent suspendue par les cheveux, mais toutes ces têtes sont vivantes, elles marient leurs voix sonores et au lieu d'offrir les teintes livides du trépas, elles resplendissent de la fraîcheur de la jeunesse ou des mâles couleurs de l'âge mûr !

Le cortège se place aux endroits accoutumés et l'office funèbre commence aussitôt.

Béatrix veut fuir, mais elle est entourée : une force invincible la cloue à l'endroit où elle se trouve. C'est en vain aussi qu'elle ferme les yeux pour se dérober à cet horrible spectacle ; les spectres qui l'environnent touchent ses paupières de leurs doigts glacés, et ses paupières s'ouvrent, et elle est forcée de voir et d'entendre !

Au moment où le *Dies iræ*, commence à gronder dans la basilique, le mort secoue son linceul, se met sur son séant, puis, sautant à bas du catafalque, il glisse comme une ombre entre le triple rang de cierges qui brûlent autour du monument et s'avance dans la direction de Béatrix. La foule écarte ses vagues devant lui et se referme aussitôt sur son passage. Arrivé à deux pas de l'aïeule d'Yolande, le fantôme détache sa tête, l'abaisse à la hauteur des regards de Béatrix ; ses lèvres pâles s'entr'ouvrent et il en sort ces mots lugubres :

— Me reconnaissez-vous, ma mère ?

Le sang de Béatrix se retire vers son cœur ; un frisson général glace la moëlle de ses os ; l'épouvante la terrasse : elle tombe sans force sur les dalles du parvis.

Au même instant, un bruit étrange l'a réveillée ainsi qu'Yolande, dont la figure retrace encore invo-

lontainement les riantes images que le sommeil lui a offertes.

— Levez-vous, ma mère! s'écrie la jeune fille en courant à son aïeule. N'avez-vous pas entendu ce coup qui a ébranlé le château jusque dans ses fondements? Nos libérateurs y ont pénétré: mon père est sauvé!

Un gémissement sourd est la réponse de Béatrix. Elle croise ses bras et s'écrie:

— Je l'ai vu! Malheur à nous!

— Restez, ma mère! Je vais vous envoyer Madelaine et de la lumière!

Yolande, ivre de joie, s'empare de la lampe et s'élançe dans le corridor. A mesure qu'elle avance, le bruit redouble et devient plus distinct. Des cris furieux, mêlés aux plaintes des blessés et au fracas des portes tombant sous l'effort des conjurés, montent jusqu'à elle et sont répétés par l'écho des voûtes. La voix tonnante de Péter domine cet effroyable tumulte:

— Qu'avez-vous fait d'Antoine Stockalper? Il n'est plus dans son cachot! Répondez ou vous êtes morts!

A cette nouvelle de sinistre présage, les genoux de Yolande fléchissent: elle veut s'appuyer contre le mur; sa lampe s'éteint.

— Sainte Vierge! ayez pitié de moi! s'écrie la malheureuse en frissonnant et tâchant de poursuivre sa marche au milieu de l'obscurité qui l'environne.

Dans son trouble, elle s'égare: après avoir marché pendant une minute ou deux, elle se retrouve dans la chambre qu'elle vient de quitter.

Un spectacle étrange frappe ses regards.

Les trois fenêtres qui éclairent cette pièce étincellent malgré la nuit, comme au moment d'un splendide lever du soleil: elles projettent, sur le plafond blanchâtre de l'appartement, trois carrés lumineux dans lesquels se meuvent de noires et confuses silhouettes qu'Yolande contemple avec une profonde terreur. Elle comprend rapidement que la scène que reflète le plafond se passe au pied du château et à la clarté d'un certain nombre de torches. Rapide comme la pensée, elle se précipite vers une des fenêtres, l'ouvre, plonge ses regards au-dessous d'elle et jette un cri si perçant que Béatrix, qui est étendue à quelques pas de sa petite-fille, en tressaille d'effroi, au milieu de l'évanouissement dans lequel elle est plongée...

Un quart d'heure après, des pas tumultueux se font entendre à la porte de l'appartement. Péter entre, suivi du Père Marius et de quelques-uns de ses amis. Son visage est bouleversé, ses yeux sont hagards, ses cheveux hérissés. Il chancelle comme un homme ivre. Il reste morne et debout pendant que les assistants s'empressent autour de Béatrix et d'Yolande. Un même lit reçoit celles-ci. Péter s'approche lentement du Père Marius qui s'est penché sur la jeune fille et tient une de ses mains. Son

regard suppliant interroge. A la contraction de ses traits, on voit qu'un océan de douleur déborde sur lui.

— Il n'y en a plus qu'une de vivante, dit le père Marius d'une voix lente et grave. Prions, mes frères, pour l'âme d'Yolande Stockalper ! Elle a rejoint son père dans le ciel !

Péter s'enfuit.

VIII

LE RETOUR AU PAYS

— En vérité, capitaine Péter Branschen, il me semble qu'à mesure que nous avançons, vous devenez sombre comme les gorges et les défilés du Simplon au milieu desquels nous cheminons depuis plusieurs heures.

— Ce n'est pas d'hier, Gaspard, que vous avez déclaré une guerre impitoyable à ce que vous appelez mon humeur noire. Vous mettez à la combatte une tenacité qui m'afflige quelquefois et qui m'a toujours étonné, car c'est chose merveilleuse que de vous voir suivre un dessein avec quelque fixité. Ça, ne m'accorderez-vous ni paix ni trêve ?

— Victoire ! le capitaine Branschen qui demande grâce et merci ! Mais j'ai décidé, dans ma sagesse, que vous n'obtiendrez rien de moi à cet égard.

— Cette assurance m'afflige plus que je ne puis le dire. Il faudra donc me résoudre à vivre en guerre ouverte avec mon unique ami!

— Par les beaux yeux des Italiennes! ce sera votre faute, je vous le jure. La place qui ne veut pas se rendre ne doit pas s'étonner si les boulets labourent ses glacis. Il est cependant des capitulations honorables...

— Et quelles seraient les conditions de celle que vous m'offrez? Je vous préviens que j'en pressens la nature, de sorte que je ne m'engage point d'avance à les accepter. Je vous disputerai même le terrain pied à pied.

— Mais, savez-vous, capitaine, que ma vieille amitié est décidée à se formaliser du silence obstiné que vous gardez vis-à-vis d'elle? Quoi! voilà tantôt cinq années (c'est pour moi, vous le savez, une époque de bien douloureux souvenirs) que ma bonne étoile me fait rencontrer en Italie un compatriote que je ne connaissais point encore, que ce concitoyen, devenu mon ami, court la même carrière que moi, et qu'après des actions d'éclat qui attirent sur lui les yeux de toute l'armée, nous nous jurons, à l'exemple des anciens preux, une durable fraternité d'armes, et je ne sais rien de sa vie antérieure, quels événements, quelles passions l'ont agitée, et sous l'impression de quels malheurs ou de quelle espérance il a quitté le pays natal! J'ai été tenté quatre ou cinq fois de vous rompre en visière, mais comme

notre mésintelligence n'aurait pu durer, j'ai voulu m'épargner la peine de courir après un raccomodement. Le moyen d'ailleurs de se brouiller sérieusement avec vous ? Vous ne m'en laissez ni le temps, ni le pouvoir. C'eût été presque toujours une véritable cruauté. Je vous ai vu, pendant au moins dix mois, entre la vie et la mort. A peine guéri de vos blessures, c'était à recommencer. Chaque fois que nous allions au feu, je tremblais, non pour moi, mais pour vous, que j'étais certain de retrouver, à la fin de la bagarre, entre les mains des chirurgiens, et donnant à peine quelques signes de vie. Et dire que ni le délire de la fièvre, ni les approches du trépas, ni enfin le spectacle de ma profonde douleur n'ont pu vous faire trahir la cause du sombre désespoir qui vous faisait ainsi rechercher la mort, sachez-vous que cela est horriblement décourageant ? Et maintenant que nous rentrons dans notre montagneuse patrie, que voulez-vous que je réponde à ceux qui me demanderont l'histoire de l'ami que je leur présenterai ? Par ma vaillante compagnie ! j'aurais un air prodigieusement stupide en présence d'une pareille question : l'air hébété qu'elle me donnera pourrait bien nuire à mon début dans la carrière politique où le vœu de ma famille me force à entrer. Allons, Péter, ouvrez-moi votre cœur, que j'y lise une fois et peut-être me sera-t-il donné d'apporter quelque adoucissement à vos chagrins.

— Ecoutez-moi, seigneur Stockalper ; si mes

maux étaient de ceux que des paroles humaines peuvent amortir ou endormir tout à fait, il y a longtemps que vous en auriez reçu la confiance. Il m'en coûte plus que vous pourriez le croire de repousser les consolations que m'offre votre compatissante amitié; mais, vous ne l'ignorez pas, il est de ces blessures morales qui, mises à nu, recommencent à saigner comme le premier jour, malgré le temps qui a passé sur elles!

— Cruel ami! s'écria Gaspard, quoi! rien ne saurait vous fléchir? Vous me ferez donc toujours un mystère de vos infortunes, de vos souffrances?

— Pressons le pas, Gaspard; je vais soulever en partie le voile qui couvre mon triste passé. Il m'en coûtera sans doute, mais vous l'aurez voulu!

— Vous savez, Gaspard, combien mes premiers pas dans la vie furent humbles. Le présent ne m'enorgueillit point, parce que je n'ai pas cherché à me créer ma position actuelle, et que j'y suis arrivé en poursuivant un autre but. J'appelais la mort: c'est la fortune qui m'a répondu. Ainsi vont les hommes et les choses ici-bas. Lorsque j'essayais de fixer auprès de moi le bonheur calme et ignoré que la destinée semblait me préparer, un ouragan passa sur mon horizon. Je mêlai mon existence à cette tempête, qui ne demandait qu'à m'épargner, et que, plus sage, j'aurais dû contempler du rivage. Les flots passèrent, le calme se fit, mais quand je regardai autour de moi, tout avait disparu. Comme

un malheureux passager, tristement assis au sommet de la roche du naufrage, je surnageais seul au milieu des débris que les vagues poussaient vers la grève déserte...

— Ne pourriez-vous, Péter, me traduire ce langage figuré en paroles plus intelligibles?

Le capitaine Branschen sourit tristement, puis ajouta :

— Le ciel mit dans mon chemin deux femmes, belles et jeunes toutes deux, toutes deux dignes d'un meilleur sort. L'une, naïve fille des champs, m'aimait. Je répondais à son amour et l'hymen allait unir nos humbles destinées, lorsque, ingrat et sans pitié, j'ouvris mon âme aux charmes d'un autre amour. Je ne luttai pas un instant, parce que je sentis que tous mes efforts seraient impuissants. Sous l'empire du sentiment délirant qui s'empara de tout mon être, j'oubliai et mes serments qu'une autre avait reçus et les obstacles que je devais rencontrer sur ma route. Ebloui, fasciné, je sus toutefois renfermer mon secret au fond de mon cœur. Je passai trois mois dans la muette contemplation de l'objet de ma folle passion, osant à peine l'aborder, me contentant de la regarder de loin, et mille fois plus heureux des rares sourires que, dans sa distraction, elle laissait tomber sur moi, que ne le serait un esclave à qui le sort jetterait une couronne! — Ne me regardez pas, Gaspard, avec cet air de raillerie moqueuse : les femmes dont je vous parle n'ont rien

de commun avec les filles du-sol brûlant que nous venons de quitter.

— Je réponds à l'observation que vous venez de me faire qu'il y a dans le sentiment dont vous lisez le reflet sur mon visage, plus encore d'étonnement naïf (passez-moi l'expression) que d'ironie. Je conçois très-bien qu'une femme puisse en faire oublier une autre: je sais, par expérience, que cela arrive tous les jours, mais ce qui me semble incompréhensible, c'est qu'il en ait existé une, insensible à votre mérite et qui ait pu vous voir, trois mois durant, avec des regards distraits. Certes, je ne demande pas mieux que de vous croire sur parole, mais, par les beaux yeux des Italiennes! dites des choses qui tombent sous les sens quand vous voudrez que j'ajoute une foi aveugle à vos confidences. Et que devint, s'il vous plaît, cette *perle de beauté*, cette *rose d'Orient*, qui eut le talent de rendre fou le plus sage des hommes?

Le ton léger du jeune seigneur éveilla dans l'âme amère du capitaine une foule de sensations douloureuses. Il s'arrêta subitement, tressaillit comme un homme qui sent un fer meurtrier déchirer sa poitrine, et son regard irrité sembla dire:

— Eh malheureux! si je te jetais son nom, tu changerais bien vite de langage!

Il faut le dire, dans ce qui précède, Gaspard Stockalper n'avait vu qu'une aventure très-ordinaire, dont il pouvait rire assez impunément, mais à l'as-

pect de la douleur répandue sur les traits basanés du capitaine, il comprit qu'il y avait des larmes et des infortunes réelles au fond de son récit. Aussitôt il s'efforça d'atténuer le fâcheux effet que sa réponse pouvait avoir produit sur les dispositions communicatives de son ami, mais il échoua presque complètement. Pareil à la sensitive qui retire ses feuilles devant le pied distrait qui la touche, le cœur de Péter venait de se replier sur lui-même et de rentrer dans sa solitude habituelle: c'était désormais un livre fermé où un œil étranger ne devait plus lire.

— Ce qu'elle devint ? répéta lentement le Capitaine. Elle mourut, et c'est moi qui en fut la cause!

Après avoir jeté ces mots à son ami stupéfait, Péter s'éloigna à grands pas comme pour se soustraire à des souvenirs dont cinq années n'avaient encore pu diminuer l'amertume ..

Ils cheminèrent quelque temps sans mot dire. Gaspard fut le premier à rompre le silence.

— Je comprends en ce moment, Péter! s'écria le jeune seigneur d'un ton ému, pourquoi ce n'est pas la renommée que vous cherchiez sur les champs de bataille...

— Vous savez maintenant, Gaspard, tout ce que je puis vous faire connaître de mes malheurs passés. J'attends de votre amitié que vous ne me rappellerez jamais, directement ni indirectement, des événements qu'à l'avenir je dois chercher à oublier.

— Ecoutez à présent ce qui me reste à ajouter. —

Je reviens au pays pour y remplir un devoir sacré. Cette jeune fille dont j'ai sacrifié l'amour saint et dévoué à cet autre amour dont la mort s'est chargée de me punir, où la retrouverai-je ? Dans quel lieu l'auront jetée et la tristesse que j'ai répandue sur sa vie et la réaction des événements auxquels le sort l'a mêlée ? Le souvenir du mal que je lui ai fait me rappelle auprès d'elle : elle consentira, je n'en doute point, à me faciliter les moyens de le réparer.

— Mais ne craignez-vous point, Péter, que son cœur ait ressenti l'influence des longues années que vous avez passées loin d'elle et de l'oubli dont elle a dû croire que vous payiez son affection ?

— Cette pensée m'a troublé bien des fois, mais j'ai fini par la repousser loin de moi comme un mensonge. Non, Madelaine ne m'a pas oublié ! Le temps est impuissant sur une âme comme la sienne.

— Cependant...

— Pouvez-vous en douter ? Madelaine était à mes côtés alors que je m'enivrais à longs traits de la présence de sa rivale. L'illusion ne la consola pas un instant, et pourtant je ne lus jamais dans ses yeux un reproche, jamais une plainte ne sortit de son cœur brisé !... Je la retrouverai telle que je l'ai laissée.

— Je m'associerai à vos recherches, Péter ; car moi aussi j'ai, au pays, une dette de reconnaissance à acquitter. Vous étiez sans doute déjà en Italie lorsque mon noble père fut assassiné judiciairement

par les seigneurs d'Etat; vous n'ignorez pas cependant que le jour même où il fut ravi, une conjuration, ourdie par quelques hommes courageux, faillit le rendre à sa famille éplorée. Le ciel en avait ordonné autrement. Il lui fallut même deux victimes. Dans sa rigueur, il rappela à lui une de mes sœurs: pauvre fleur qui s'abattit au vent de la hache homicide... — Vous frémissez, Péter! Votre cœur généreux s'indigne, comme le mien se déchire, au souvenir de cette effroyable catastrophe! — Retenu à Brigue pendant toute la durée du procès, je dus aussitôt après, sur l'ordre des seigneurs d'Etat, retourner en Valteline. Les quelques heures qu'on m'accorda à grand'peine et qui s'écoulèrent bien vite auprès de mon aïeule désespérée et mourante, ne me permirent point de m'informer bien exactement des circonstances qui se rattachent à cette tentative malheureuse. J'appris seulement, plus tard, que les hommes qui s'y étaient dévoués ne furent pas inquiétés, et que, soit par dédain, soit par crainte, le baillif Maggheran défendit toute poursuite à leur égard. Ni peines ni recherches ne me coûteront pour les découvrir et leur faire accepter des marques de notre vive gratitude. C'est un legs que m'a fait mon aïeule à son dernier jour.

— Confiez-moi cette mission, s'écria Péter, que le projet de son ami contrariait vivement parce qu'il y voyait le danger d'être découvert.

— Je le veux bien, mais à condition que vous

me présenterez tous ces gens : je veux les remercier de vive voix.

— Oui, tous, excepté un ! pensa Péter.

— Votre secours me sera fort utile, car je ne sais trop si, dans ma nouvelle carrière, on me laissera le temps de m'occuper d'autre chose que des affaires publiques. A quoi pensent donc Messeigneurs des Dixains de faire de moi un homme politique, parlant latin à Monseigneur de Sion qui est encore tout furieux de la signature qu'on lui a extorquée au château d'Etier ¹, haranguant en mauvais allemand MM. des Lignes-Grises et en français le sérénissime Duc Victor-Amédée ? Ne vais-je pas faire une étrange figure en Diète, au milieu de nos majors, bourguemaîtres, bannerets et châtelains qui s'imaginent être des personnages importants parce que chaque Noël les voit assis sur des fauteuils vermoulus ?

— Vous avez beaucoup à leur pardonner ! ajouta le capitaine d'une voix sombre.

— Ah ! ne me rappelez pas le sang dont ils sont couverts : la vengeance n'aurait que trop d'attraits pour moi ! Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'ils sont souverainement imprudents ces hommes qui viennent à moi comme s'ils avaient craint que je n'allasse point à eux ?

¹ Il s'agit ici de la renonciation de l'évêque à la *Caroline*, soit à la souveraineté du pays, renonciation qui ne fut point libre de la part de ce prélat, mais qui mit fin à d'interminables dispensions.

— A mon avis, une telle conduite prouve qu'ils sont ce que je les estime : des hommes inaccessibles à la peur. Peut-être aussi comptent-ils sur votre générosité.

— Ou sur mon caractère léger et oublieux. Mais patience : avec le temps, le lionceau devient lion. Je ne sais point, Péter, ce que je ferai dans l'avenir, mais ces barbes grises pourraient bien se tromper dans leurs calculs. Toutefois, avant de songer à punir, avertissons à récompenser. N'oubliez pas, capitaine, que tout Stockalper a la main généreuse et que nous avons l'habitude de ne faire des largesses que les yeux fermés.

Ils furent en ce moment rejoints par la suite du seigneur Stockalper dont les passages scabreux de la montagne avaient retardé la marche : trois domestiques conduisant plusieurs chevaux de prix et d'assez nombreux équipages la composaient. Péter et son ami préférèrent poursuivre la route à pied ; précédant les autres de quelques pas, ils continuèrent à s'entretenir à voix basse. La caravane ne tarda pas à parvenir à un endroit ombragé de hauts sapins d'où l'œil plongeait à la fois sur Brigue, Naters et Gliss et le riant bassin où la Saltine se perd dans le Rhône.

— Brigue, Brigue ! s'écrièrent en ce moment les serviteurs de Gaspard Stockalper, heureux d'entrevoir le terme d'un voyage qui, à cette époque, présentait beaucoup de fatigue et d'assez grands dangers.

— Brigue! Brigue! répéta involontairement le jeune seigneur cédant à cette émotion fébrile que l'aspect de la patrie fait monter au cœur des habitants des Alpes....

En présence de ces lieux où il était né, où dormaient ses pères, où le sort avait marqué sa place, Gaspard Stockalper avait oublié les villes d'Italie et les splendeurs de cette terre que le ciel regarde avec tant d'amour!

— Yolande!....

Mais personne n'entendit ce cri.

Vers le soir, les voyageurs arrivèrent sous les murs de Brigue.

Gaspard Stockalper fut reçu par sa famille et ses serviteurs, tous encore vêtus de deuil, avec cette joie affectueuse mais cependant réservée qui était dans les mœurs de ce temps. Il serra dans ses bras ses frères, baisa au front ses jeunes sœurs, qui le remercièrent de cette marque d'amitié par une profonde révérence, donna gravement la main à ses domestiques, et faisant approcher Péter :

— Enfants, le capitaine Branschen est notre hôte et mon ami.

L'entrevue fut courte : d'un geste Gaspard y mit fin. Tout le monde était ému autour de lui; un souvenir était au fond de toutes les mémoires : trois personnes manquaient à cette scène de famille. En jetant les yeux sur l'encadrement de la grande porte, Péter y lut la devise des maîtres du manoir :

NIHIL SOLIDUM NISI SOLUM.

Parvenu dans l'appartement qu'occupait son père et qu'il devait habiter à l'avenir, Gaspard, suffoqué de sanglots, se jeta dans les bras de son ami....

Après un moment donné à l'émotion qu'il éprouvait, le jeune homme prit, sur une table voisine, une sonnette d'argent qu'aucune main n'avait touchée depuis la mort d'Antoine Stockalper et l'agita à deux reprises.

— Qu'est devenu Frédéric ? Je ne l'ai point vu à mon arrivée, dit Gaspard au domestique qui se présenta pour recevoir ses ordres.

— Seigneur, depuis trois joirs il est absent. Il est parti pour accomplir un vœu qu'il a fait à Notre-Dame de Longeborgne. Je suis sûr qu'il sera désolé lorsqu'il apprendra....

— Allez.

— Frédéric ? pensa Péter. N'était-ce point le valet de confiance de l'infortuné prisonnier de Loëche ?

Le capitaine n'en doute presque point, cependant il prendra des informations, et si ses soupçons se changent en certitude, il évitera les regards du pieux pèlerin, ou s'assurera de son silence.

Après le repas du soir et la prière que le chapelain prononça sur les assistans agenouillés, l'hôte de la noble famille fut conduit à la chambre qui lui était destinée.

Demeuré seul, Péter se jeta sur son lit tout ha

billé. D'amères pensées vinrent l'y assaillir. Avec cette joie avide et funeste qu'éprouvent les malheureux à se repaître de tableaux en harmonie avec leur âme souffrante, il se plongea dans un océan de souvenirs déchirans qui chassèrent loin de lui le sommeil et peuplèrent son chevet d'images fantastiques. Et que les lieux où il venait d'arriver étaient bien faits pour nourrir son affliction et allumer son cerveau ! Ne se trouvait-il pas sous le toit où s'était élevée, où avait vécu et d'où était partie, pour s'éteindre au matin de la vie, celle dont il va trahir la mémoire et dont il cherchera à bannir le souvenir encore vivant au fond de son cœur ? Péter s'accuse de perfidie, ses projets lui semblent des inspirations de l'esprit des ténèbres, c'en est fait : il renoncera à Madelaine pour se vouer exclusivement au culte d'un tombeau....

Et ses mains s'étendent dans la nuit qui l'environne, parce que, dans la fièvre dont il est consumé, il a cru entendre le frôlement d'une robe, des pas légers courir sur le plancher sonore et une voix mélancolique murmurer des mots mystérieux à son oreille....

Plusieurs heures s'écoulent.

Ces combats, cette agitation, ces tortures amènent avec eux leur remède. Péter, que tant d'émotions ont brisé, cherche enfin le repos mais sans pouvoir y parvenir. Sa couche est brûlante, l'insomnie s'y

est assise, son sang court toujours en bouillonnant dans ses veines.

— Essayons, se dit-il, de l'air frais de la nuit!

Il se glisse comme une ombre le long des galeries du vaste édifice et descend dans la rue depuis longtemps déserte.

Il erre d'abord machinalement, sans but déterminé. Ses pas le portent enfin du côté d'un cloître de femmes alors existant dans le voisinage.

Un cimetière le bornait d'un côté. Péter y pénètre, le parcourt. Il écoute un moment les derniers versets de l'office nocturne dont retentit l'église, puis, apercevant à quelque distance un tombeau plus élevé que les autres, il s'y porte rapidement. Au moment où il va se pencher vers la pierre funèbre pour lire les caractères qui y sont tracés, une porte s'ouvre lentement et une religieuse s'avance dans le champ du repos.

Les chants avaient cessé dans le sanctuaire.

La servante du Seigneur n'est plus qu'à quelques pas de Péter et pourtant elle ne l'a point remarqué. Jeune encore, elle se courbe déjà vers la terre. Son regard éteint, ses lèvres glacées, sa marche lourde et traînante indiquent que les rigueurs du cloître ont usé ses forces avant le temps ou qu'elle n'a point trouvé, à l'ombre des saints autels, la paix et l'oubli qu'elle est venue leur demander. De sa ceinture descend un chapelet orné à son extrémité d'une tête de mort et de plusieurs petites croix qu'elle roule entre

ses doigts amaigris en murmurant de pieuses oraisons. Arrivée au pied du monument, elle tombe à genoux ; une larme coule en silence le long de sa joue pâle pendant que ses yeux suivent le vol de sa prière vers le ciel. Tout à coup, elle se voit en face de Péter.

— Grand Dieu ! c'est lui !.... Tu es encore vivant, Péter !

Et le front de la malheureuse fille se heurte violemment contre le marche-pied du tombeau.

Un cri formidable est la seule réponse qu'elle reçoit....

Hélas ! la religieuse c'était Madelaine et le tombeau celui de Yolande.

EPILOGUE

Le lendemain, lorsque Gaspard, étonné de ne point d'avoir paraître Péter, entra dans sa chambre, il la trouva vide.

Péter effaça soigneusement les traces du reste de son passage sur la terre. Alla-t-il de nouveau, mais sous un autre nom, demander aux chances des batailles une fin prompte et ignorée, ou, à l'exemple de Madelaine, descendu tout vivant dans une de ces thébaïdes dont l'Italie était semée à cette époque, se consola-t-il dans le sein de Dieu des amers dégoûts

du monde ? c'est ce que son ami ne put jamais découvrir.

Les sommets de nos Alpes laissent fréquemment échapper de leurs flancs neigeux d'impétueux torrens qui se précipitent en tourbillonnant vers la plaine. La dévastation et le deuil courent après eux le long des collines ; mille bruits confus, mille clameurs étourdissantes, s'élevant des hautes vallées, signalent leur passage et annoncent leur approche. Mais d'immenses bois protègent les pâturages couverts de troupeaux : les racines des pins boivent les ondes fatiguées, l'herbe touffue des prairies assoupit peu à peu leur tonnant murmure. Le berger qui a suivi de l'œil le courant furieux, demande ce qu'est devenu ce fils de l'orage dont le vol était semblable à celui de l'avalanche, mais la forêt et la prairie se taisent : elles seules et Dieu ont le secret de sa disparition.





